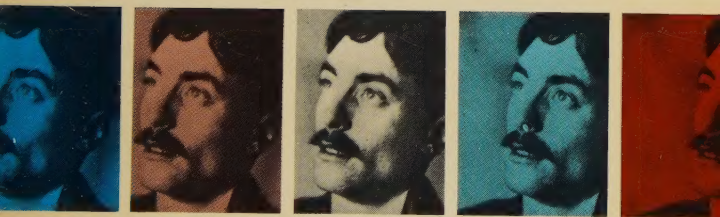



Paul Valéry

Poésies



nrf

Poésie/Gallimard



Digitized by the Internet Archive
in 2025

3

COLLECTION POÉSIE

PAUL VALÉRY

de l'Académie française

Poésies

Album de vers anciens

Charmes. Amphion

*Sémiramis. Cantate du Narcisse. Pièces diverses
de toute époque*

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1929 renouvelé en 1958.

Album de vers anciens

LA FILEUSE

Lilia..., neque nent

Assise, la fileuse au bleu de la croisée
Où le jardin mélodieux se dodeline;
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose
De ses pertes de fleurs le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose,
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée,
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée;
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse, au doux fuseau crédule,
La chevelure ondule au gré de la caresse...

Derrière tant de fleurs, l'azur se dissimule,
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte :
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte,
Parfume ton front vague au vent de son haleine
Innocente, et tu crois languir... Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

HÉLÈNE

Azur! c'est moi... Je viens des grottes de la mort
Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores,
Et je revois les galères dans les aurores
Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques
Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs;
Je pleurais. Ils chantaient leurs triomphes obscurs
Et les golfes enfuis aux poupes de leurs barques.

J'entends les conques profondes et les clairons
Militaires rythmer le vol des avirons;
Le chant clair des rameurs enchaîne le tumulte,

Et les Dieux, à la proue héroïque exaltés
Dans leur sourire antique et que l'écume insulte,
Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés.

ORPHÉE

... Je compose en esprit, sous les myrtes, Orphée
L'Admirable!... Le feu, des cirques purs descend;
Il change le mont chauve en auguste trophée
D'où s'exhale d'un dieu l'acte retentissant.

Si le dieu chante, il rompt le site tout-puissant;
Le soleil voit l'horreur du mouvement des pierres;
Une plaine inouïe appelle éblouissants
Les hauts murs d'or harmonieux d'un sanctuaire.

Il chante, assis au bord du ciel splendide, Orphée!
Le roc marche, et trébuche; et chaque pierre fée
Se sent un poids nouveau qui vers l'azur délire!

D'un Temple à demi nu le soir baigne l'essor,
Et soi-même il s'assemble et s'ordonne dans l'or
A l'âme immense du grand hymne sur la lyre!

NAISSANCE DE VÉNUS

De sa profonde mère, encor froide et fumante,
Voici qu'au seuil battu de tempêtes, la chair
Amèrement vomie au soleil par la mer,
Se délivre des diamants de la tourmente.

Son sourire se forme, et suit sur ses bras blancs
Qu'éplore l'orient d'une épaule meurtrie,
De l'humide Thétis la pure pierrerie,
Et sa tresse se fraye un frisson sur ses flancs.

Le frais gravier, qu'arrose et fuit sa course agile,
Croule, creuse rumeur de soif, et le facile
Sable a bu les baisers de ses bonds puérils ;

Mais de mille regards ou perfides ou vagues,
Son œil mobile mêle aux éclairs de périls
L'eau riante, et la danse infidèle des vagues.

FÉERIE

La lune mince verse une lueur sacrée,
Toute une jupe d'un tissu d'argent léger,
Sur les bases de marbre où vient l'Ombre songer
Que suit d'un char de perle une gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux
De carènes de plume à demi lumineuse,
Elle effeuille infinie une rose neigeuse
Dont les pétales font des cercles sur les eaux...

Est-ce vivre?... O désert de volupté pâmée
Où meurt le battement faible de l'eau lamée,
Usant le seuil secret des échos de cristal...

La chair confuse des molles roses commence
A frémir, si d'un cri le diamant fatal
Fêle d'un fil de jour toute la fable immense.

MÊME FÉERIE

La lune mince verse une lueur sacrée,
Comme une jupe d'un tissu d'argent léger,
Sur les masses de marbre où marche et croit songer
Quelque vierge de perle et de gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux
De carènes de plume à demi lumineuse,
Sa main cueille et dispense une rose neigeuse
Dont les pétales font des cercles sur les eaux.

Délicieux désert, solitude pâmée,
Quand le remous de l'eau par la lune lamée
Compte éternellement ses échos de cristal,

Quel cœur pourrait souffrir l'inexorable charme
De la nuit éclatante au firmament fatal,
Sans tirer de soi-même un cri pur comme une arme ?

BAIGNÉE

Un fruit de chair se baigne en quelque jeune vasque,
(Azur dans les jardins tremblants) mais hors de l'eau,
Isolant la torsade aux puissances de casque,
Luit le chef d'or que tranche à la nuque un tombeau.

Écluse la beauté par la rose et l'épingle!
Du miroir même issue où trempent ses bijoux,
Bizarres feux brisés dont le bouquet dur cingle
L'oreille abandonnée aux mots nus des flots doux.

Un bras vague inondé dans le néant limpide
Pour une ombre de fleur à cueillir vainement
S'effile, ondule, dort par le délice vide,

Si l'autre, courbé pur sous le beau firmament,
Parmi la chevelure immense qu'il humecte,
Capture dans l'or simple un vol ivre d'insecte.

AU BOIS DORMANT

La princesse, dans un palais de rose pure,
Sous les murmures, sous la mobile ombre dort,
Et de corail ébauche une parole obscure
Quand les oiseaux perdus mordent ses bagues d'or.

Elle n'écoute ni les gouttes, dans leurs chutes,
Tinter d'un siècle vide au lointain le trésor,
Ni, sur la forêt vague, un vent fondu de flûtes
Déchirer la rumeur d'une phrase de cor.

Laisse, longue, l'écho rendormir la diane,
O toujours plus égale à la molle liane
Qui se balance et bat tes yeux ensevelis.

Si proche de ta joue et si lente la rose
Ne va pas dissiper ce délice de plis
Secrètement sensible au rayon qui s'y pose.

CÉSAR

César, calme César, le pied sur toute chose,
Les poings durs dans la barbe, et l'œil sombre peuplé
D'aigles et des combats du couchant contemplé,
Ton cœur s'enfle, et se sent toute-puissante Cause.

Le lac en vain palpite et lèche son lit rose;
En vain d'or précieux brille le jeune blé;
Tu durcis dans les nœuds de ton corps rassemblé
L'ordre, qui doit enfin fendre ta bouche close.

L'ample monde, au delà de l'immense horizon,
L'Empire attend l'éclair, le décret, le tison
Qui changeront le soir en furieuse aurore.

Heureux là-bas sur l'onde, et bercé du hasard,
Un pêcheur indolent qui flotte et chante, ignore
Quelle foudre s'amasse au centre de César.

LE BOIS AMICAL

Nous avons pensé des choses pures
Côte à côte, le long des chemins,
Nous nous sommes tenus par les mains
Sans dire... parmi les fleurs obscures;

Nous marchions comme des fiancés
Seuls, dans la nuit verte des prairies;
Nous partageons ce fruit de féeries
La lune amicale aux insensés.

Et puis, nous sommes morts sur la mousse,
Très loin, tout seuls parmi l'ombre douce
De ce bois intime et murmurant;

Et là-haut, dans la lumière immense,
Nous nous sommes trouvés en pleurant
O mon cher compagnon de silence!

LES VAINES DANSEUSES

Celles qui sont des fleurs légères sont venues,
Figurines d'or et beautés toutes menues
Où s'irise une faible lune... Les voici
Mélodieuses fuir dans le bois éclairci.

De mauves et d'iris et de nocturnes roses
Sont les grâces de nuit sous leurs danses écloses.
Que de parfums voilés dispensent leurs doigts d'or!
Mais l'azur doux s'effeuille en ce bocage mort
Et de l'eau mince luit à peine, reposée
Comme un pâle trésor d'une antique rosée
D'où le silence en fleur monte... Encor les voici
Mélodieuses fuir dans le bois éclairci.
Aux calices aimés leurs mains sont gracieuses;
Un peu de lune dort sur leurs lèvres pieuses
Et leurs bras merveilleux aux gestes endormis
Aiment à dénouer sous les myrtes amis
Leurs liens fauves et leurs caresses... Mais certaines,
Moins captives du rythme et des harpes lointaines,
S'en vont d'un pas subtil au lac enseveli
Boire des lys l'eau frêle où dort le pur oubli.

UN FEU DISTINCT...

Un feu distinct m'habite, et je vois froidement
La violente vie illuminée entière...
Je ne puis plus aimer seulement qu'en dormant
Ses actes gracieux mélangés de lumière.

Mes jours viennent la nuit me rendre des regards,
Après le premier temps de sommeil malheureux ;
Quand le malheur lui-même est dans le noir épars
Ils reviennent me vivre et me donner des yeux.

Que si leur joie éclate, un écho qui m'éveille
N'a rejeté qu'un mort sur ma rive de chair,
Et mon rire étranger suspend à mon oreille,

Comme à la vide conque un murmure de mer,
Le doute, — sur le bord d'une extrême merveille,
Si je suis, si je fus, si je dors ou je veille ?

NARCISSE PARLE

Narcissæ placandis manibus

O frères! tristes lys, je languis de beauté
Pour m'être désiré dans votre nudité,
Et vers vous, Nymphes, Nymphes, ô Nymphes des fon-
[taines,
Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines.

Un grand calme m'écoute, où j'écoute l'espoir.
La voix des sources change et me parle du soir;
J'entends l'herbe d'argent grandir dans l'ombre sainte,
Et la lune perfide élève son miroir
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte.

Et moi! De tout mon cœur dans ces roseaux jeté,
Je languis, ô saphir, par ma triste beauté!
Je ne sais plus aimer que l'eau magicienne
Où j'oubliai le rire et la rose ancienne.

Que je déplore ton éclat fatal et pur,
Si mollement de moi fontaine environnée,

Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur
Mon image de fleurs humides couronnée!

Hélas! L'image est vaine et les pleurs éternels!
A travers les bois bleus et les bras fraternels,
Une tendre lueur d'heure ambiguë existe,
Et d'un reste du jour me forme un fiancé
Nu, sur la place pâle où m'attire l'eau triste...
Délicieux démon, désirable et glacé!

Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée,
O forme obéissante à mes yeux opposée!
Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs!...
Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent,
Et je crie aux échos les noms des dieux obscurs!...

Adieu, reflet perdu sur l'onde calme et close,
Narcisse... ce nom même est un tendre parfum
Au cœur suave. Effeuille aux mânes du défunt
Sur ce vide tombeau la funérale rose.

Sois, ma lèvre, la rose effeuillant le baiser
Qui fasse un spectre cher lentement s'apaiser,
Car la nuit parle à demi-voix, proche et lointaine,
Aux calices pleins d'ombre et de sommeils légers.
Mais la lune s'amuse aux myrtes allongés.

Je t'adore, sous ces myrtes, ô l'incertaine
Chair pour la solitude éclore tristement

Qui se mire dans le miroir au bois dormant.
Je me délie en vain de ta présence douce,
L'heure menteuse est molle aux membres sur la mousse
Et d'un sombre délice enfle le vent profond.

Adieu, Narcisse... Meurs! Voici le crépuscule.
Au soupir de mon cœur mon apparence ondule,
La flûte, par l'azur enseveli module
Des regrets de troupeaux sonores qui s'en vont.
Mais sur le froid mortel où l'étoile s'allume,
Avant qu'un lent tombeau ne se forme de brume,
Tiens ce baiser qui brise un calme d'eau fatal!

L'espoir seul peut suffire à rompre ce cristal.
La ride me ravisse au souffle qui m'exile
Et que mon souffle anime une flûte gracile
Dont le joueur léger me serait indulgent!...

Évanouissez-vous, divinité troublée!
Et, toi, verse à la lune, humble flûte isolée,
Une diversité de nos larmes d'argent.

ÉPISODE

Un soir favorisé de colombes sublimes,
La pucelle doucement se peigne au soleil.
Aux nénuphars de l'onde elle donne un orteil
Ultime, et pour tiédir ses froides mains errantes
Parfois trempe au couchant leurs roses transparentes.
Tantôt, si d'une ondée innocente, sa peau
Frissonne, c'est le dire absurde d'un pipeau,
Flûte dont le coupable aux dents de pierrerie
Tire un futile vent d'ombre et de rêverie
Par l'occulte baiser qu'il risque sous les fleurs.

Mais presque indifférente aux feintes de ces pleurs,
Ni se divinisant par aucune parole
De rose, elle démêle une lourde auréole;
Et tirant de sa nuque un plaisir qui la tord,
Ses poings délicieux pressent la touffe d'or
Dont la lumière coule entre ses doigts limpides!
... Une feuille meurt sur ses épaules humides,
Une goutte tombe de la flûte sur l'eau,
Et le pied pur s'épeure comme un bel oiseau
Ivre d'ombre...

VUE

Si la plage penche, si
L'ombre sur l'œil s'use et pleure
Si l'azur est larme, ainsi
Au sel des dents pure affleure

La vierge fumée ou l'air
Que berce en soi puis expire
Vers l'eau debout d'une mer
Assoupie en son empire

Celle qui sans les ouïr
Si la lèvre au vent remue
Se joue à évanouir
Mille mots vains où se mue

Sous l'humide éclair de dents
Le très doux feu du dedans.

VALVINS

Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère
Heureuse, tu te fonds aux feuilles, si tu es
Dans la fluide yole à jamais littéraire,
Traînant quelques soleils ardemment situés

Aux blancheurs de son flanc que la Seine caresse
Émue, ou pressentant l'après-midi chanté,
Selon que le grand bois trempe une longue tresse,
Et mélange ta voile au meilleur de l'été.

Mais toujours près de toi que le silence livre
Aux cris multipliés de tout le brut azur,
L'ombre de quelque page éparse d'aucun livre

Tremble, reflet de voile vagabonde sur
La poudreuse peau de la rivière verte
Parmi le long regard de la Seine entr'ouverte.

ÉTÉ

à Francis Vielé-Griffin.

Été, roche d'air pur, et toi, ardente ruche,
O mer! Éparpillée en mille mouches sur
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche,
Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur;

Et toi, maison brûlante, Espace, cher Espace
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,
Où crève infiniment la rumeur de la masse
De la mer, de la marche et des troupes des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses
Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil,
Nids purs, écluses d'herbe, ombres des vagues creuses,
Bercez l'enfant ravie en un poreux sommeil!

Aux cieux vainement tonne un éclat de matière,
Embrase-t-il les mers, consume-t-il les monts,

Verse-t-il à la vie un torrent de lumière
Et fait-il dans les cœurs hennir tous les démons,

Toi, sur le sable tendre où s'abandonne l'onde,
Où sa puissance en pleurs perd tous ses diamants,
Toi qu'assouplit l'ennui des merveilles du monde,
Vierge sourde aux clameurs d'éternels éléments,

Tu te fermes sur toi, serrant ta jeune gorge,
Ame toute à l'amour de sa petite nuit,
Car ces tumultes purs, cet astre fou qui forge
L'or brut d'événements bêtes comme le bruit,

Te font baiser les seins de ton être éphémère,
Chérir ce peu de chair comme un jeune animal
Et victime et dédain de la splendeur amère
Choyer le doux orgueil de s'aimer comme un mal

Fille exposée aux dieux que l'Océan constelle
D'écume qu'il arrache aux miroirs du soleil,
Aux jeux universels tu préfères mortelle,
Toute d'ombre et d'amour, ton île de sommeil.

Cependant du haut ciel foudroyant l'heure humaine,
Monstre altéré du temps, immolant le futur,
Le Sacrificateur Soleil roule et ramène
Le jour après le jour sur les autels d'azur...

Mais les jambes (mais l'une est fraîche et se dénoue
De la plus rose), les épaules, le sein dur,

Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue
Brillent abandonnés autour du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées
Dans les cages de feuille et les mailles de mer
Par les moulins marins et les huttes rosées
Du jour... Toute la peau dore les treilles d'air.

PROFUSION DU SOIR,

POÈME ABANDONNÉ...

Du soleil soutenant la puissante paresse
Qui plane et s'abandonne à l'œil contemplateur,
Regard!... Je bois le vin céleste, et je caresse
Le grain mystérieux de l'extrême hauteur.

Je porte au sein brûlant ma lucide tendresse,
Je joue avec les feux de l'antique inventeur;
Mais le dieu par degrés qui se désintéresse
Dans la pourpre de l'air s'altère avec lenteur.

Laissant dans le champ pur battre toute l'idée,
Les travaux du couchant dans la sphère vidée
Connaissent sans oiseaux leur entière grandeur.

L'Ange frais de l'œil nu pressent dans sa pudeur,
Haute nativité d'étoile élucidée,
Un diamant agir qui berce la splendeur...



O Soir, tu viens épandre un délice tranquille,
Horizon des sommeils, stupeur des cœurs pieux,
Persuasive approche, insidieux reptile,
Et rose que respire un mortel immobile
Dont l'œil doré s'engage aux promesses des cieux !



Sur tes ardents autels son regard favorable
Brûle, l'âme distraite, un passé précieux.
Il adore dans l'or qui se rend adorable
Bâtir d'une vapeur un temple mémorable,
Suspendre au sombre éther son risque et son récif,
Et vole, ivre des feux d'un triomphe passif,
Sur l'abîme aux ponts d'or rejoindre la Fortune;
— Tandis qu'aux bords lointains du Théâtre pensif,
Sous un masque léger glisse la mince lune...



... Ce vin bu, l'homme bâille, et brise le flacon.
Aux merveilles du vide il garde une rancune;
Mais le charme du soir fume sur le balcon
Une confusion de femme et de flocon...



— O Conseil!... Station solennelle!... Balance
D'un doigt doré pesant les motifs du silence!
O sagesse sensible entre les dieux ardents!

— De l'espace trop beau, préserve-moi, balustre!
Là, m'appelle la mer!... Là, se penche l'illustre
Vénus Vertigineuse avec ses bras fondants!



Mon œil, quoiqu'il s'attache au sort souple des ondes,
Et boive comme en songe à l'éternel verseau,
Garde une chambre fixe et capable des mondes;
Et ma cupidité des surprises profondes
Voit à peine au travers du transparent berceau
Cette femme d'écume et d'algue et d'or que roule
Sur le sable et le sel la meule de la houle.



Pourtant je place aux cieux les ébats d'un esprit;
Je vois dans leurs vapeurs des terres inconnues,
Des déesses de fleurs feindre d'être des nues,
Des puissances d'orage errer à demi nues,
Et sur les roches d'air du soir qui s'assombrit,
Telle divinité s'accoude. Un ange nage.
Il restaure l'espace à chaque tour de rein.
Moi, qui jette ici-bas l'ombre d'un personnage,
Toutefois délié dans le plein souverain,
Je me sens qui me trempe, et pur qui me dédaigne!
Vivant au sein futur le souvenir marin,
Tout le corps de mon choix dans mes regards se baigne!



Une crête écumeuse, énorme et colorée
Barre, puissamment pure, et plisse le parvis.
Roule jusqu'à mon cœur la distance dorée,

Vague!... Croulants soleils aux horizons ravis,
Tu n'iras pas plus loin que la ligne ignorée
Qui divise les dieux des ombres où je vis.



Une volute lente et longue d'une lieue
Semant les charmes lourds de sa blanche torpeur
Où se joue une joie, une soif d'être bleue,
Tire le noir navire épuisé de vapeur...



Mais pesants et neigeux les monts du crépuscule,
Les nuages trop pleins et leurs seins copieux,
Toute la majesté de l'Olympe recule,
Car voici le signal, voici l'or des adieux,
Et l'espace a humé la barque minuscule...



Lourds frontons du sommeil toujours inachevés,
Rideaux bizarrement d'un rubis relevés
Pour le mauvais regard d'une sombre planète,
Les temps sont accomplis, les désirs se sont tus,
Et dans la bouche d'or, bâillements combattus,
S'écartèlent les mots que charmait le poète...
Les temps sont accomplis, les désirs se sont tus.



Adieu, Adieu!... Vers vous, ô mes belles images,
Mes bras tendent toujours l'insatiable port!
Venez, effarouchés, hérissant vos plumages,

Voiliers aventureux que talonne la mort!
Hâtez-vous, hâtez-vous!... La nuit presse!... Tantale
Va périr! Et la joie éphémère des cieux!
Une rose naguère aux ténèbres fatale,
Une toute dernière rose occidentale
Pâlit affreusement sur le soir spacieux...

Je ne vois plus frémir au mât du belvédère
Ivre de brise un sylphe aux couleurs de drapeau,
Et ce grand port n'est plus qu'un noir débarcadère
Couru du vent glacé que sent venir ma peau!

Fermez-vous! Fermez-vous! Fenêtres offensées!
Grands yeux qui redoutez la véritable nuit!

Et toi, de ces hauteurs d'astres ensemencées,
Accepte, fécondé de mystère et d'ennui,
Une maternité muette de pensées...

ANNE

à André Lebey.

Anne qui se mélange au drap pâle et délaisse
Des cheveux endormis sur ses yeux mal ouverts
Mire ses bras lointains tournés avec mollesse
Sur la peau sans couleur du ventre découvert.

Elle vide, elle enfle d'ombre sa gorge lente,
Et comme un souvenir pressant ses propres chairs,
Une bouche brisée et pleine d'eau brûlante
Roule le goût immense et le reflet des mers.

Enfin désesparée et libre d'être fraîche,
La dormeuse déserte aux touffes de couleur
Flotte sur son lit blême, et d'une lèvre sèche,
Tette dans la ténèbre un souffle amer de fleur.

Et sur le linge où l'aube insensible se plisse,
Tombe, d'un bras de glace effleuré de carmin,

Toute une main défaite et perdant le délice
A travers ses doigts nus dénoués de l'humain.

Au hasard! A jamais, dans le sommeil sans hommes
Pur des tristes éclairs de leurs embrassements,
Elle laisse rouler les grappes et les pommes
Puissantes, qui pendaient aux treilles d'ossements,

Qui riaient, dans leur ambre appelant les vendanges,
Et dont le nombre d'or de riches mouvements
Invoquait la vigueur et les gestes étranges
Que pour tuer l'amour inventent les amants...



Sur toi, quand le regard de leurs âmes s'égare,
Leur cœur bouleversé change comme leurs voix,
Car les tendres apprêts de leur festin barbare
Hâtent les chiens ardents qui tremblent dans ces rois...

A peine effleurent-ils de doigts errants ta vie,
Tout leur sang les accable aussi lourd que la mer,
Et quelque violence aux abîmes ravie
Jette ces blancs nageurs sur tes roches de chair...

Récifs délicieux, Ile toute prochaine,
Terre tendre, promise aux démons apaisés,
L'amour t'aborde, armé des regards de la haine,
Pour combattre dans l'ombre une hydre de baisers!



Ah, plus nue et qu'imprègne une prochaine aurore,
Si l'or triste interroge un tiède contour,
Rentre au plus pur de l'ombre où le Même s'ignore,
Et te fais un vain marbre ébauché par le jour!

Laisse au pâle rayon ta lèvre violée
Mordre dans un sourire un long germe de pleur,
Masque d'âme au sommeil à jamais immolée
Sur qui la paix soudaine a surpris la douleur!

Plus jamais redorant tes ombres satinées,
La vieille aux doigts de feu qui fendent les volets
Ne viendra t'arracher aux grasses matinées
Et rendre au doux soleil tes joyeux bracelets...

Mais suave, de l'arbre extérieur, la palme
Vaporeuse remue au delà du remords,
Et dans le feu, parmi trois feuilles, l'oiseau calme
Commence le chant seul qui réprime les morts.

AIR DE SÉMIRAMIS

à Camille Maucclair.

Dès l'aube, chers rayons, mon front songe à vous ceindre !
A peine il se redresse, il voit d'un œil qui dort
Sur le marbre absolu, le temps pâle se peindre,
L'heure sur moi descendre et croître jusqu'à l'or...



... « *Existe !... Sois enfin toi-même !* dit l'Aurore,
O grande âme, il est temps que tu formes un corps !
Hâte-toi de choisir un jour digne d'éclore,
Parmi tant d'autres feux, tes immortels trésors !

Déjà, contre la nuit lutte l'âpre trompette !
Une lèvre vivante attaque l'air glacé ;
L'or pur, de tour en tour, éclate et se répète,
Rappelant tout l'espace aux splendeurs du passé !

Remonte aux vrais regards ! Tire-toi de tes ombres,
Et comme du nageur, dans le plein de la mer,

*Le talon tout-puissant l'expulse des eaux sombres,
Toi, frappe au fond de l'être ! Interpelle ta chair,*

*Traverse sans retard ses invincibles trames,
Épuise l'infini de l'effort impuissant,
Et débarrasse-toi d'un désordre de drames
Qu'engendrent sur ton lit les monstres de ton sang !*

*J'accours de l'Orient suffire à ton caprice !
Et je te viens offrir mes plus purs aliments ;
Que d'espace et de vent ta flamme se nourrisse !
Viens te joindre à l'éclat de mes pressentiments ! »*



— Je réponds!... Je surgis de ma profonde absence!
Mon cœur m'arrache aux morts que frôlait mon sommeil,
Et vers mon but, grand aigle éclatant de puissance,
Il m'emporte!... Je vole au-devant du soleil!

Je ne prends qu'une rose et fuis... La belle flèche
Au flanc!... Ma tête enfante une foule de pas...
Ils courent vers ma tour favorite, où la fraîche
Altitude m'appelle, et je lui tends les bras!

Monte, ô Sémiramis, maîtresse d'une spire
Qui d'un cœur sans amour s'élance au seul honneur!
Ton œil impérial a soif du grand empire
A qui ton sceptre dur fait sentir le bonheur...

Ose l'abîme!... Passe un dernier pont de roses!
Je t'approche, péril! Orgueil plus irrité!
Ces fourmis sont à moi! Ces villes sont mes choses,
Ces chemins sont les traits de mon autorité!

C'est une vaste peau fauve que mon royaume!
J'ai tué le lion qui portait cette peau;
Mais encor le fumet du féroce fantôme
Flotte chargé de mort, et garde mon troupeau!

Enfin, j'offre au soleil le secret de mes charmes!
Jamais il n'a doré de seuil si gracieux!
De ma fragilité je goûte les alarmes
Entre le double appel de la terre et des cieux.

Repas de ma puissance, intelligible orgie,
Quel parvis vapoureux de toits et de forêts
Place aux pieds de la pure et divine vigie,
Ce calme éloignement d'événements secrets!

L'âme enfin sur ce faite a trouvé ses demeures!
O de quelle grandeur, elle tient sa grandeur
Quand mon cœur soulevé d'ailes intérieures
Ouvre au ciel en moi-même une autre profondeur!

Anxieuse d'azur, de gloire consumée,
Poitrine, gouffre d'ombre aux narines de chair,
Aspire cet encens d'âmes et de fumée
Qui monte d'une ville analogue à la mer!

Soleil, soleil, regarde en toi rire mes ruches !
L'intense et sans repos Babylone bruit,
Toute rumeurs de chars, clairs, chaînes de cruches
Et plaintes de la pierre au mortel qui construit.

Qu'ils flattent mon désir de temples implacables,
Les sons aigus de scie et les cris des ciseaux,
Et ces gémissements de marbres et de câbles
Qui peuplent l'air vivant de structure et d'oiseaux !

Je vois mon temple neuf naître parmi les mondes,
Et mon vœu prendre place au séjour des destins ;
Il semble de soi-même au ciel monter par ondes
Sous le bouillonnement des actes indistincts.

Peuple stupide, à qui ma puissance m'enchaîne,
Hélas ! mon orgueil même a besoin de tes bras !
Et que ferait mon cœur s'il n'aimait cette haine
Dont l'innombrable tête est si douce à mes pas ?

Plate, elle me murmure une musique telle
Que le calme de l'onde en fait de sa fureur,
Quand elle se rapaise aux pieds d'une mortelle
Mais qu'elle se réserve un retour de terreur.

En vain j'entends monter contre ma face auguste
Ce murmure de crainte et de férocité :
A l'image des dieux la grande âme est injuste
Tant elle s'appareille à la nécessité !

Des douceurs de l'amour quoique parfois touchée,
Pourtant nulle tendresse et nuls renoncements
Ne me laissent captive et victime couchée
Dans les puissants liens du sommeil des amants!

Baisers, baves d'amour, basses béatitudes,
O mouvements marins des amants confondus,
Mon cœur m'a conseillé de telles solitudes,
Et j'ai placé si haut mes jardins suspendus

Que mes suprêmes fleurs n'attendent que la foudre
Et qu'en dépit des pleurs des amants les plus beaux,
A mes roses, la main qui touche tombe en poudre :
Mes plus doux souvenirs bâtissent des tombeaux!

Qu'ils sont doux à mon cœur les temples qu'il enfante
Quand tiré lentement du songe de mes seins,
Je vois un monument de masse triomphante
Joindre dans mes regards l'ombre de mes desseins!

Battez, cymbales d'or, mamelles cadencées,
Et roses palpitant sur ma pure paroi!
Que je m'évanouisse en mes vastes pensées,
Sage Sémiramis, enchanteresse et roi!

L'AMATEUR DE POÈMES

SI je regarde tout à coup ma véritable pensée, je ne me console pas de devoir subir cette parole intérieure sans personne et sans origine; ces figures éphémères; et cette infinité d'entreprises interrompues par leur propre facilité, qui se transforment l'une dans l'autre, sans que rien ne change avec elles. Incohérente sans le paraître, nulle instantanément comme elle est spontanée, la pensée, par sa nature, manque de style.

MAIS je n'ai pas tous les jours la puissance de proposer à mon attention quelques êtres nécessaires, ni de feindre les obstacles spirituels qui formeraient une apparence de commencement, de plénitude et de fin, au lieu de mon insupportable fuite.

UN poème est une durée, pendant laquelle, lecteur, je respire une loi qui fut préparée; je donne mon souffle et les machines de ma voix; ou seulement leur pouvoir, qui se concilie avec le silence.

JE m'abandonne à l'adorable allure : lire, vivre où mènent les mots. Leur apparition est écrite. Leurs sono-

rités concertées. Leur ébranlement se compose, d'après une méditation antérieure, et ils se précipiteront en groupes magnifiques ou purs, dans la résonance. Même mes étonnements sont assurés : ils sont cachés d'avance, et font partie du nombre.

MU par l'écriture fatale, et si le mètre toujours futur enchaîne sans retour ma mémoire, je ressens chaque parole dans toute sa force, pour l'avoir indéfiniment attendue. Cette mesure qui me transporte et que je colore, me garde du vrai et du faux. Ni le doute ne me divise, ni la raison ne me travaille. Nul hasard, mais une chance extraordinaire se fortifie. Je trouve sans effort le langage de ce bonheur ; et je pense par artifice, une pensée toute certaine, merveilleusement prévoyante, — aux lacunes calculées, sans ténèbres involontaires, dont le mouvement me commande et la quantité me comble : une pensée singulièrement achevée.

Charmes

Deducere carmen.

AUORE

à Paul Poujaud.

La confusion morose
Qui me servait de sommeil,
Se dissipe dès la rose
Apparence du soleil.
Dans mon âme je m'avance,
Tout ailé de confiance :
C'est la première oraison!
A peine sorti des sables,
Je fais des pas admirables
Dans les pas de ma raison.

Salut! encore endormies
A vos sourires jumeaux,
Similitudes amies
Qui brillez parmi les mots!
Au vacarme des abeilles
Je vous aurai par corbeilles,
Et sur l'échelon tremblant
De mon échelle dorée,

Ma prudence évaporée
Déjà pose son pied blanc.

Quelle aurore sur ces croupes
Qui commencent de frémir !
Déjà s'étirent par groupes
Telles qui semblaient dormir :
L'une brille, l'autre bâille ;
Et sur un peigne d'écaille
Égarant ses vagues doigts,
Du songe encore prochaine,
La paresseuse l'enchaîne
Aux prémisses de sa voix.

Quoi ! c'est vous, mal déridées !
Que fîtes-vous, cette nuit,
Maîtresses de l'âme, Idées,
Courtisanes par ennui ?
— Toujours sages, disent-elles,
Nos présences immortelles
Jamais n'ont trahi ton toit !
Nous étions non éloignées,
Mais secrètes araignées
Dans les ténèbres de toi !

Ne seras-tu pas de joie
Ivre ! à voir de l'ombre issus
Cent mille soleils de soie
Sur tes énigmes tissus ?
Regarde ce que nous fîmes :
Nous avons sur tes abîmes

Tendu nos fils primitifs,
Et pris la nature nue
Dans une trame ténue
De tremblants préparatifs...

Leur toile spirituelle,
Je la brise, et vais cherchant
Dans ma forêt sensuelle
Les oracles de mon chant.
Être! Universelle oreille!
Toute l'âme s'appareille
A l'extrême du désir...
Elle s'écoute qui tremble
Et parfois ma lèvre semble
Son frémissement saisir.

Voici mes vignes ombreuses,
Les berceaux de mes hasards!
Les images sont nombreuses
A l'égal de mes regards...
Toute feuille me présente
Une source complaisante
Où je bois ce frêle bruit...
Tout m'est pulpe, tout amande,
Tout calice me demande
Que j'attende pour son fruit.

Je ne crains pas les épines!
L'éveil est bon, même dur!
Ces idéales rapines
Ne veulent pas qu'on soit sûr :
Il n'est pour ravir un monde

De blessure si profonde
Qui ne soit au ravisseur
Une féconde blessure,
Et son propre sang l'assure
D'être le vrai possesseur.

J'approche la transparence
De l'invisible bassin
Où nage mon Espérance
Que l'eau porte par le sein.
Son col coupe le temps vague
Et soulève cette vague
Que fait un col sans pareil...
Elle sent sous l'onde unie
La profondeur infinie,
Et frémit depuis l'orteil.

AU PLATANE

à André Fontainas.

Tu penches, grand Platane, et te proposes nu,
Blanc comme un jeune Scythe,
Mais ta candeur est prise, et ton pied retenu
Par la force du site.

Ombre retentissante en qui le même azur
Qui t'emporte, s'apaise,
La noire mère astreint ce pied natal et pur
A qui la fange pèse.

De ton front voyageur les vents ne veulent pas;
La terre tendre et sombre,
O Platane, jamais ne laissera d'un pas
S'émerveiller ton ombre!

Ce front n'aura d'accès qu'aux degrés lumineux
Où la sève l'exalte;

Tu peux grandir, candeur, mais non rompre les nœuds
De l'éternelle halte!

Pressens autour de toi d'autres vivants liés
Par l'hydre vénérable;
Tes pareils sont nombreux, des pins aux peupliers,
De l'yeuse à l'érable,

Qui, par les morts saisis, les pieds échevelés
Dans la confuse cendre,
Sentent les fuir les fleurs, et leurs spermes ailés
Le cours léger descendre.

Le tremble pur, le charme, et ce hêtre formé
De quatre jeunes femmes,
Ne cessent point de battre un ciel toujours fermé,
Vêtus en vain de rames.

Ils vivent séparés, ils pleurent confondus
Dans une seule absence,
Et leurs membres d'argent sont vainement fendus
A leur douce naissance.

Quand l'âme lentement qu'ils expirent le soir
Vers l'Aphrodite monte,
La vierge doit dans l'ombre, en silence, s'asseoir,
Toute chaude de honte.

Elle se sent surprendre, et pâle, appartenir
A ce tendre présage

Qu'une présente chair tourne vers l'avenir
Par un jeune visage...

Mais toi, de bras plus purs que les bras animaux,
Toi qui dans l'or les plonges,
Toi qui formes au jour le fantôme des maux
Que le sommeil fait songes,

Haute profusion de feuilles, trouble fier
Quand l'âpre tramontane
Sonne, au comble de l'or, l'azur du jeune hiver
Sur tes harpes, Platane,

Ose gémir!... Il faut, ô souple chair du bois,
Te tordre, te détordre,
Te plaindre sans te rompre, et rendre aux vents la voix
Qu'ils cherchent en désordre!

Flagelle-toi!... Parais l'impatient martyr
Qui soi-même s'écorche,
Et dispute à la flamme impuissante à partir
Ses retours vers la torche!

Afin que l'hymne monte aux oiseaux qui naîtront,
Et que le pur de l'âme
Fasse frémir d'espoir les feuillages d'un tronc
Qui rêve de la flamme,

Je t'ai choisi, puissant personnage d'un parc,
Ivre de ton tangage,

Puisque le ciel t'exerce, et te presse, ô grand arc,
De lui rendre un langage!

O qu'amoureusement des Dryades rival,
Le seul poète puisse
Flatter ton corps poli comme il fait du Cheval
L'ambitieuse cuisse!...

— *Non, dit l'arbre. Il dit : Non! par l'étincellement
De sa tête superbe,
Que la tempête traite universellement
Comme elle fait une herbe!*

CANTIQUE DES COLONNES

à Léon-Paul Fargue.

Douces colonnes, aux
Chapeaux garnis de jour,
Ornés de vrais oiseaux
Qui marchent sur le tour,

Douces colonnes, ô
L'orchestre de fuseaux!
Chacun immole son
Silence à l'unisson.

— Que portez-vous si haut,
Égales radieuses?
— Au désir sans défaut
Nos grâces studieuses!

Nous chantons à la fois
Que nous portons les cieux!

O seule et sage voix
Qui chantes pour les yeux!

Vois quels hymnes candides!
Quelle sonorité
Nos éléments limpides
Tirent de la clarté!

Si froides et dorées
Nous fûmes de nos lits
Par le ciseau tirées,
Pour devenir ces lys!

De nos lits de cristal
Nous fûmes éveillées,
Des griffes de métal
Nous ont appareillées.

Pour affronter la lune,
La lune et le soleil,
On nous polit chacune
Comme ongle de l'orteil!

Servantes sans genoux,
Sourires sans figures,
La belle devant nous
Se sent les jambes pures.

Pieusement pareilles,
Le nez sous le bandeau

Et nos riches oreilles
Sourdes au blanc fardeau,

Un temple sur les yeux
Noirs pour l'éternité,
Nous allons sans les dieux
A la divinité!

Nos antiques jeunesses,
Chair mate et belles ombres,
Sont fières des finesses
Qui naissent par les nombres!

Filles des nombres d'or,
Fortes des lois du ciel,
Sur nous tombe et s'endort
Un dieu couleur de miel.

Il dort content, le Jour,
Que chaque jour offrons
Sur la table d'amour
Étale sur nos fronts.

Incorruptibles sœurs,
Mi-brûlantes, mi-fraîches,
Nous primes pour danseurs
Brises et feuilles sèches,

Et les siècles par dix,
Et les peuples passés,

C'est un profond jadis,
Jadis jamais assez !

Sous nos mêmes amours
Plus lourdes que le monde
Nous traversons les jours
Comme une pierre l'onde !

Nous marchons dans le temps
Et nos corps éclatants
Ont des pas ineffables
Qui marquent dans les fables...

L'ABEILLE

à Francis de Miomandre

Quelle, et si fine, et si mortelle,
Que soit ta pointe, blonde abeille,
Je n'ai, sur ma tendre corbeille,
Jeté qu'un songe de dentelle.

Pique du sein la gourde belle,
Sur qui l'Amour meurt ou sommeille,
Qu'un peu de moi-même vermeille
Vienne à la chair ronde et rebelle!

J'ai grand besoin d'un prompt tourment :
Un mal vif et bien terminé
Vaut mieux qu'un supplice dormant!

Soit donc mon sens illuminé
Par cette infime alerte d'or
Sans qui l'Amour meurt ou s'endort!

POÉSIE

Par la surprise saisie,
Une bouche qui buvait
Au sein de la Poésie
En sépare son duvet :

— O ma mère Intelligence,
De qui la douceur coulait,
Quelle est cette négligence
Qui laisse tarir son lait !

A peine sur ta poitrine,
Accablé de blancs liens,
Me berçait l'onde marine
De ton cœur chargé de biens ;

A peine, dans ton ciel sombre,
Abattu sur ta beauté,
Je sentais, à boire l'ombre,
M'envahir une clarté !

Dieu perdu dans son essence,
Et délicieusement
Docile à la connaissance
Du suprême apaisement,

Je touchais à la nuit pure,
Je ne savais plus mourir,
Car un fleuve sans coupure
Me semblait me parcourir...

Dis, par quelle crainte vaine,
Par quelle ombre de dépit,
Cette merveilleuse veine
A mes lèvres se rompit ?

O rigueur, tu m'es un signe
Qu'à mon âme je déplus !
Le silence au vol de cygne
Entre nous ne règne plus !

Immortelle, ta paupière
Me refuse mes trésors,
Et la chair s'est faite pierre
Qui fut tendre sous mon corps !

Des cieux même tu me sèvres,
Par quel injuste retour ?
Que seras-tu sans mes lèvres ?
Que serai-je sans amour ?

Mais la Source suspendue
Lui répond sans dureté :
— Si fort vous m'avez mordue
Que mon cœur s'est arrêté!

LES PAS

Tes pas, enfants de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.

Personne pure, ombre divine,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus!
Dieux!... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus!

Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
A l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre,
Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.

LA CEINTURE

Quand le ciel couleur d'une joue
Laisse enfin les yeux le chérir
Et qu'au point doré de périr
Dans les roses le temps se joue,

Devant le muet de plaisir
Qu'enchaîne une telle peinture,
Danse une Ombre à libre ceinture
Que le soir est près de saisir.

Cette ceinture vagabonde
Fait dans le souffle aérien
Frémir le suprême lien
De mon silence avec ce monde...

Absent, présent... Je suis bien seul,
Et sombre, ô suave linceul.

LA DORMEUSE

à Lucien Fabre.

Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie,
Ame par le doux masque aspirant une fleur ?
De quels vains aliments sa naïve chaleur
Fait ce rayonnement d'une femme endormie ?

Souffle, songes, silence, invincible accalmie,
Tu triomphes, ô paix plus puissante qu'un pleur,
Quand de ce plein sommeil l'onde grave et l'ampleur
Conspirent sur le sein d'une telle ennemie.

Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons,
Ton repos redoutable est chargé de tels dons,
O biche avec langueur longue auprès d'une grappe,

Que malgré l'âme absente, occupée aux enfers,
Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drape,
Veille ; ta forme veille, et mes yeux sont ouverts.

FRAGMENTS DU NARCISSE

I

Cur aliquid vidi ?

Que tu brilles enfin, terme pur de ma course!

Ce soir, comme d'un cerf, la fuite vers la source
Ne cesse qu'il ne tombe au milieu des roseaux,
Ma soif me vient abattre au bord même des eaux.
Mais, pour désaltérer cette amour curieuse,
Je ne troublerai pas l'onde mystérieuse :
Nymphes! si vous m'aimez, il faut toujours dormir!
La moindre âme dans l'air vous fait toutes frémir;
Même, dans sa faiblesse, aux ombres échappée,
Si la feuille éperdue effleure la napée,
Elle suffit à rompre un univers dormant...
Votre sommeil importe à mon enchantement,
Il craint jusqu'au frisson d'une plume qui plonge!
Gardez-moi longuement ce visage pour songe

Qu'une absence divine est seule à concevoir!
Sommeil des nymphes, ciel, ne cessez de me voir!

Rêvez, rêvez de moi!... Sans vous, belles fontaines,
Ma beauté, ma douleur, me seraient incertaines.
Je chercherais en vain ce que j'ai de plus cher,
Sa tendresse confuse étonnerait ma chair,
Et mes tristes regards, ignorants de mes charmes,
A d'autres que moi-même adresseraient leurs larmes...

Vous attendiez, peut-être, un visage sans pleurs,
Vous calmes, vous toujours de feuilles et de fleurs,
Et de l'incorruptible altitude hantées,
O Nymphes!... Mais docile aux pentes enchantées
Qui me firent vers vous d'invincibles chemins,
Souffrez ce beau reflet des désordres humains!

Heureux vos corps fondus, Eaux planes et profondes!
Je suis seul!... Si les Dieux les échos et les ondes
Et si tant de soupirs permettent qu'on le soit!
Seul!... mais encor celui qui s'approche de soi
Quand il s'approche aux bords que bénit ce feuillage...

Des cimes, l'air déjà cesse le pur pillage;
La voix des sources change, et me parle du soir;
Un grand calme m'écoute, où j'écoute l'espoir.
J'entends l'herbe des nuits croître dans l'ombre sainte,
Et la lune perfide élève son miroir
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte...
Jusque dans les secrets que je crains de savoir,
Jusque dans le repli de l'amour de soi-même,
Rien ne peut échapper au silence du soir...
La nuit vient sur ma chair lui souffler que je l'aime.

Sa voix fraîche à mes vœux tremble de consentir ;
A peine, dans la brise, elle semble mentir,
Tant le frémissement de son temple tacite
Conspire au spacieux silence d'un tel site.

O douceur de survivre à la force du jour,
Quand elle se retire enfin rose d'amour,
Encore un peu brûlante, et lasse, mais comblée,
Et de tant de trésors tendrement accablée
Par de tels souvenirs qu'ils empourprent sa mort,
Et qu'ils la font heureuse agenouiller dans l'or,
Puis s'étendre, se fondre, et perdre sa vengeance,
Et s'éteindre en un songe en qui le soir se change.

Quelle perte en soi-même offre un si calme lieu !
L'âme, jusqu'à périr, s'y penche pour un Dieu
Qu'elle demande à l'onde, onde déserte, et digne
Sur son lustre, du lisse effacement d'un cygne...

A cette onde jamais ne burent les troupes !
D'autres, ici perdus, trouveraient le repos,
Et dans la sombre terre, un clair tombeau qui s'ouvre...
Mais ce n'est pas le calme, hélas ! que j'y découvre !
Quand l'opaque délice où dort cette clarté,
Cède à mon corps l'horreur du feuillage écarté,
Alors, vainqueur de l'ombre, ô mon corps tyrannique,
Repoussant aux forêts leur épaisseur panique,
Tu regrettes bientôt leur éternelle nuit !
Pour l'inquiet Narcisse, il n'est ici qu'ennui !
Tout m'appelle et m'enchaîne à la chair lumineuse
Que m'oppose des eaux la paix vertigineuse !

Que je déplore ton éclat fatal et pur,
Si mollement de moi, fontaine environnée,

Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur,
Les yeux mêmes et noirs de leur âme étonnée!

Profondeur, profondeur, songes qui me voyez,
Comme ils verraient une autre vie,
Dites, ne suis-je pas celui que vous croyez,
Votre corps vous fait-il envie?

Cessez, sombres esprits, cet ouvrage anxieux
Qui se fait dans l'âme qui veille;
Ne cherchez pas en vous, n'allez surprendre aux cieux
Le malheur d'être une merveille :
Trouvez dans la fontaine un corps délicieux...

Prenant à vos regards cette parfaite proie,
Du monstre de s'aimer faites-vous un captif;
Dans les errants filets de vos longs cils de soie
Son gracieux éclat vous retienne pensif;

Mais ne vous flattez pas de le changer d'empire.
Ce cristal est son vrai séjour;
Les efforts mêmes de l'amour
Ne le sauraient de l'onde extraire qu'il n'expire...

PIRE.

Pire?...

Quelqu'un redit *Pire*... O moqueur!
Écho lointaine est prompte à rendre son oracle!
De son rire enchanté, le roc brise mon cœur,
Et le silence, par miracle,
Cesse!... parle, renaît, sur la face des eaux...

Pire?...

Pire destin!... Vous le dites, roseaux,
Qui reprîtes des vents ma plainte vagabonde!
Antres, qui me rendez mon âme plus profonde,
Vous renflez de votre ombre une voix qui se meurt...
Vous me le murmurez, ramures!... O rumeur
Déchirante, et docile aux souffles sans figure,
Votre or léger s'agite, et joue avec l'augure...
Tout se mêle de moi, brutes divinités!
Mes secrets dans les airs sonnent ébruités,
Le roc rit; l'arbre pleure; et par sa voix charmante,
Je ne puis jusqu'aux cieus que je ne me lamente
D'appartenir sans force à d'éternels attraits!
Hélas! entre les bras qui naissent des forêts,
Une tendre lueur d'heure ambiguë existe...
Là, d'un reste du jour, se forme un fiancé,
Nu, sur la place pâle où m'attire l'eau triste,
Délicieux démon désirable et glacé!

Te voici, mon doux corps de lune et de rosée,
O forme obéissante à mes vœux opposée!
Qu'ils sont beaux, de mes bras les dons vastes et vains!
Mes lentes mains, dans l'or adorable se lassent
D'appeler ce captif que les feuilles enlacent;
Mon cœur jette aux échos l'éclat des noms divins!...

Mais que ta bouche est belle en ce muet blasphème!

O semblable!... Et pourtant plus parfait que moi-même,
Éphémère immortel, si clair devant mes yeux,
Pâles membres de perle, et ces cheveux soyeux,

Faut-il qu'à peine aimés, l'ombre les obscurcisse,
Et que la nuit déjà nous divise, ô Narcisse,
Et glisse entre nous deux le fer qui coupe un fruit!
Qu'as-tu?

Ma plainte même est funeste?...

Le bruit

Du souffle que j'enseigne à tes lèvres, mon double,
Sur la limpide lame a fait courir un trouble!...
Tu trembles!... Mais ces mots que j'expire à genoux
Ne sont pourtant qu'une âme hésitante entre nous,
Entre ce front si pur et ma lourde mémoire...
Je suis si près de toi que je pourrais te boire,
O visage!... Ma soif est un esclave nu...

Jusqu'à ce temps charmant je m'étais inconnu,
Et je ne savais pas me chérir et me joindre!
Mais te voir, cher esclave, obéir à la moindre
Des ombres dans mon cœur se fuyant à regret,
Voir sur mon front l'orage et les feux d'un secret,
Voir, ô merveille, voir! ma bouche nuancée
Trahir... peindre sur l'onde une fleur de pensée,
Et quels événements étinceler dans l'œil!
J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'orgueil,
Que nulle vierge enfant échappée au satyre,
Nulle! aux fuites habiles, aux chutes sans émoi,
Nulle des nymphes, nulle amie, ne m'attire
Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi!...

II

Fontaine, ma fontaine, eau froidement présente,
Douce aux purs animaux, aux humains complaisante
Qui d'eux-mêmes tentés suivent au fond la mort,
Tout est songe pour toi, Sœur tranquille du Sort!
A peine en souvenir change-t-il un présage,
Que pareille sans cesse à son fuyant visage,
Sitôt de ton sommeil les cieux te sont ravis!
Mais si pure tu sois des êtres que tu vis,
Onde, sur qui les ans passent comme les nues,
Que de choses pourtant doivent t'être connues,
Astres, roses, saisons, les corps et leurs amours!

Claire, mais si profonde, une nymphe toujours
Effleurée, et vivant de tout ce qui l'approche,
Nourrit quelque sagesse à l'abri de sa roche,
A l'ombre de ce jour qu'elle peint sous les bois.
Elle sait à jamais les choses d'une fois...

O présence pensive, eau calme qui recueilles
Tout un sombre trésor de fables et de feuilles,
L'oiseau mort, le fruit mûr, lentement descendus,
Et les rares lueurs des clairs anneaux perdus.
Tu consommes en toi leur perte solennelle;
Mais, sur la pureté de ta face éternelle,
L'amour passe et périt...

Quand le feuillage épars
Tremble, commence à fuir, pleure de toutes parts,
Tu vois du sombre amour s'y mêler la tourmente,
L'amant brûlant et dur ceindre la blanche amante,
Vaincre l'âme... Et tu sais selon quelle douceur
Sa main puissante passe à travers l'épaisseur
Des tresses que répand la nuque précieuse,

S'y repose, et se sent forte et mystérieuse;
Elle parle à l'épaule et règne sur la chair.

Alors les yeux fermés à l'éternel éther
Ne voient plus que le sang qui dore leurs paupières;
Sa pourpre redoutable obscurcit les lumières
D'un couple aux pieds confus qui se mêle, et se ment.
Ils gémissent... La Terre appelle doucement
Ces grands corps chancelants, qui luttent bouche à
[bouche,

Et qui, du vierge sable osant battre la couche,
Composeront d'amour un monstre qui se meurt...
Leurs souffles ne font plus qu'une heureuse rumeur,
L'âme croit respirer l'âme toute prochaine,
Mais tu sais mieux que moi, vénérable fontaine,
Quels fruits forment toujours ces moments enchantés!

Car, à peine les cœurs calmes et contentés
D'une ardente alliance expirée en délices,
Des amants détachés tu mires les malices,
Tu vois poindre des jours de mensonges tissus,
Et naître mille maux trop tendrement conçus!

Bientôt, mon onde sage, infidèle et la même,
Le Temps mène ces fous qui crurent que l'on aime
Redire à tes roseaux de plus profonds soupirs!
Vers toi, leurs tristes pas suivent leurs souvenirs...

Sur tes bords, accablés d'ombres et de faiblesse,
Tout éblouis d'un ciel dont la beauté les blesse
Tant il garde l'éclat de leurs jours les plus beaux,
Ils vont des biens perdus trouver tous les tombeaux...
« Cette place dans l'ombre était tranquille et nôtre! »
« L'autre aimait ce cyprès, se dit le cœur de l'autre,
« Et d'ici, nous goûtions le souffle de la mer! »
Hélas! la rose même est amère dans l'air...
Moins amers les parfums des suprêmes fumées

Qu'abandonnent au vent les feuilles consummées!...

Ils respirent ce vent, marchent sans le savoir,
Foulent aux pieds le temps d'un jour de désespoir...
O marche lente, prompte, et pareille aux pensées
Qui parlent tour à tour aux têtes insensées!
La caresse et le meurtre hésitent dans leurs mains,
Leur cœur, qui croit se rompre au détour des chemins,
Lutte, et retient à soi son espérance étreinte.
Mais leurs esprits perdus courent ce labyrinthe
Où s'égare celui qui maudit le soleil!
Leur folle solitude, à l'égal du sommeil,
Peuple et trompe l'absence; et leur secrète oreille
Partout place une voix qui n'a point de pareille.
Rien ne peut dissiper leurs songes absolus;
Le soleil ne peut rien contre ce qui n'est plus!
Mais s'ils traînent dans l'or leurs yeux secs et funèbres,
Ils se sentent des pleurs défendre leurs ténèbres
Plus chères à jamais que tous les feux du jour!
Et dans ce corps caché tout marqué de l'amour
Que porte amèrement l'âme qui fut heureuse,
Brûle un secret baiser qui la rend furieuse...

Mais moi, Narcisse aimé, je ne suis curieux

Que de ma seule essence;

Tout autre n'a pour moi qu'un cœur mystérieux,

Tout autre n'est qu'absence.

O mon bien souverain, cher corps, je n'ai que toi!

Le plus beau des mortels ne peut chérir que soi...

Douce et dorée, est-il une idole plus sainte,

De toute une forêt qui se consume, ceinte,

Et sise dans l'azur vivant par tant d'oiseaux?

Est-il don plus divin de la faveur des eaux,

Et d'un jour qui se meurt plus adorable usage
Que de rendre à mes yeux l'honneur de mon visage ?
Naisse donc entre nous que la lumière unit
De grâce et de silence un échange infini !

Je vous salue, enfant de mon âme et de l'onde,
Cher trésor d'un miroir qui partage le monde !
Ma tendresse y vient boire, et s'enivre de voir
Un désir sur soi-même essayer son pouvoir !

O qu'à tous mes souhaits, que vous êtes semblable !
Mais la fragilité vous fait inviolable,
Vous n'êtes que lumière, adorable moitié
D'une amour trop pareille à la faible amitié !

Hélas ! la nymphe même a séparé nos charmes !
Puis-je espérer de toi que de vaines alarmes ?
Qu'ils sont doux les périls que nous pourrions choisir !
Se surprendre soi-même et soi-même saisir,
Nos mains s'entremêler, nos maux s'entre-détruire,
Nos silences longtemps de leurs songes s'instruire,
La même nuit en pleurs confondre nos yeux clos,
Et nos bras refermés sur les mêmes sanglots
Étreindre un même cœur, d'amour prêt à se fondre...

Quitte enfin le silence, ose enfin me répondre,
Bel et cruel Narcisse, inaccessible enfant,
Tout orné de mes biens que la nymphe défend...

III

... Ce corps si pur, sait-il qu'il me puisse séduire ?
De quelle profondeur songes-tu de m'instruire,
Habitant de l'abîme, hôte si spécieux
D'un ciel sombre ici-bas précipité des cieux ?...

O le frais ornement de ma triste tendance
Qu'un sourire si proche, et plein de confiance,
Et qui prête à ma lèvre une ombre de danger
Jusqu'à me faire craindre un désir étranger !
Quel souffle vient à l'onde offrir ta froide rose !...
J'aime... J'aime !... Et qui donc peut aimer autre chose
Que soi-même ?...

Toi seul, ô mon corps, mon cher corps,
Je t'aime, unique objet qui me défends des morts.

.

Formons, toi sur ma lèvre, et moi, dans mon silence,
Une prière aux dieux qu'émus de tant d'amour
Sur sa pente de pourpre ils arrêtent le jour !...
Faites, Maîtres heureux, Pères des justes fraudes,
Dites qu'une lueur de rose ou d'émeraudes
Que des songes du soir votre sceptre reprit,
Pure, et toute pareille au plus pur de l'esprit,
Attende, au sein des cieux, que tu vives et veuilles,
Près de moi, mon amour, choisir un lit de feuilles,
Sortir tremblant du flanc de la nymphe au cœur froid,
Et sans quitter mes yeux, sans cesser d'être moi,
Tendre ta forme fraîche, et cette claire écorce...
Oh ! te saisir enfin !... Prendre ce calme torse
Plus pur que d'une femme et non formé de fruits...

Mais, d'une pierre simple est le temple où je suis,
Où je vis... Car je vis sur tes lèvres avarès!...

O mon corps, mon cher corps, temple qui me sépare
De ma divinité, je voudrais apaiser
Votre bouche... Et bientôt, je briserais, baiser,
Ce peu qui nous défend de l'extrême existence,
Cette tremblante, frêle, et pieuse distance
Entre moi-même et l'onde, et mon âme, et les dieux!...

Adieu... Sens-tu frémir mille flottants adieux?
Bientôt va frissonner le désordre des ombres!
L'arbre aveugle vers l'arbre étend ses membres sombres,
Et cherche affreusement l'arbre qui disparaît...
Mon âme ainsi se perd dans sa propre forêt,
Où la puissance échappe à ses formes suprêmes...
L'âme, l'âme aux yeux noirs, touche aux ténèbres mêmes,
Elle se fait immense et ne rencontre rien...
Entre la mort et soi, quel regard est le sien!

Dieux! de l'auguste jour, le pâle et tendre reste
Va des jours consumés joindre le sort funeste;
Il s'abîme aux enfers du profond souvenir!
Hélas! corps misérable, il est temps de s'unir...
Penche-toi... Baise-toi. Tremble de tout ton être!
L'insaisissable amour que tu me vins promettre
Passe, et dans un frisson, brise Narcisse, et fuit...

LA PYTHIE

à Pierre Louÿs.

Hæc effata silet ; pallor simul occupat ora.

VIRGILE, *Æn.*, IV.

La Pythie exhalant la flamme
De naseaux durcis par l'encens,
Haletante, ivre, hurle!... l'âme
Affreuse, et les flancs mugissants!
Pâle, profondément mordue,
Et la prunelle suspendue
Au point le plus haut de l'horreur,
Le regard qui manque à son masque
S'arrache vivant à la vasque,
A la fumée, à la fureur!

Sur le mur, son ombre démente
Où domine un démon majeur,
Parmi l'odorante tourmente
Prodigue un fantôme nageur,
De qui la transe colossale,
Rompant les aplombs de la salle,

Si la folle tarde à hennir,
Mime de noirs enthousiasmes,
Hâte les dieux, presse les spasmes
De s'achever dans l'avenir!

Cette martyre en sueurs froides,
Ses doigts sur ses doigts se crispant,
Vocifère entre les ruades
D'un trépied qu'étrangle un serpent :
— Ah! maudite!... Quels maux je souffre!
Toute ma nature est un gouffre!
Hélas! Entr'ouverte aux esprits,
J'ai perdu mon propre mystère!...
Une Intelligence adultère
Exerce un corps qu'elle a compris!

Don cruel! Maître immonde, cesse
Vite, vite, ô divin ferment,
De feindre une vaine grossesse
Dans ce pur ventre sans amant!
Fais finir cette horrible scène!
Vois de tout mon corps l'arc obscène
Tendre à se rompre pour darder,
Comme son trait le plus infâme,
Implacablement au ciel l'âme
Que mon sein ne peut plus garder!

Qui me parle, à ma place même?
Quel écho me répond : Tu mens!
Qui m'illumine?... Qui blasphème?
Et qui, de ces mots écumants,

Dont les éclats hachent ma langue,
La fait brandir une harangue
Brisant la bave et les cheveux
Que mâche et trame le désordre
D'une bouche qui veut se mordre
Et se reprendre ses aveux?

Dieu! Je ne me connais de crime
Que d'avoir à peine vécu!...
Mais si tu me prends pour victime
Et sur l'autel d'un corps vaincu
Si tu courbes un monstre, tue
Ce monstre, et la bête abattue,
Le col tranché, le chef produit
Par les crins qui tirent les tempes,
Que cette plus pâle des lampes
Saisisse de marbre la nuit!

Alors, par cette vagabonde
Morte, errante, et lune à jamais,
Soit l'eau des mers surprise, et l'onde
Astreinte à d'éternels sommets!
Que soient les humains faits statues,
Les cœurs figés, les âmes tues,
Et par les glaces de mon œil,
Puisse un peuple de leurs paroles
Durcir en un peuple d'idoles
Muet de sottise et d'orgueil!

Eh! Quoi!... Devenir la vipère
Dont tout le ressort de frissons
Surprend la chair que désespère

Sa multitude de tronçons!...
Reprendre une lutte insensée!...
Tourne donc plutôt ta pensée
Vers la joie enfuie, et reviens,
O mémoire, à cette magie
Qui ne tirait son énergie
D'autres arcanes que des tiens!

Mon cher corps... Forme préférée,
Fraîcheur par qui ne fut jamais
Aphrodite désaltérée,
Intacte nuit, tendres sommets,
Et vos partages indicibles
D'une argile en îles sensibles,
Douce matière de mon sort,
Quelle alliance nous vécûmes,
Avant que le don des écumes
Ait fait de toi ce corps de mort!

Toi, mon épaule, où l'or se joue
D'une fontaine de noirceur,
J'aimais de te joindre ma joue
Fondue à sa même douceur!...
Ou, soulevée à mes narines,
Ouverte aux distances marines,
Les mains pleines de seins vivants,
Entre mes bras aux belles anses
Mon abîme a bu les immenses
Profondeurs qu'apportent les vents!

Hélas! ô roses, toute lyre
Contient la modulation!
Un soir, de mon triste délire

Parut la constellation !
Le temple se change dans l'ancre,
Et l'ouragan des songes entre
Au même ciel qui fut si beau !
Il faut gémir, il faut atteindre
Je ne sais quelle extase, et ceindre
Ma chevelure d'un lambeau !

Ils m'ont connue aux bleus stigmates
Apparus sur ma pauvre peau ;
Ils m'assoupirent d'aromates
Laineux et doux comme un troupeau ;
Ils ont, pour vivant amulette,
Touché ma gorge qui halète
Sous les ornements vipérins ;
Étourdie, ivre d'empyreumes,
Ils m'ont, au murmure des neumes,
Rendu des honneurs souterrains.

Qu'ai-je donc fait qui me condamne
Pure, à ces rites odieux ?
Une sombre carcasse d'âne
Eût bien servi de ruche aux dieux !
Mais une vierge consacrée,
Une conque neuve et nacrée
Ne doit à la divinité
Que sacrifice et que silence,
Et cette intime violence
Que se fait la virginité !

Pourquoi, Puissance Créatrice,
Auteur du mystère animal,
Dans cette vierge pour matrice,

Semer les merveilles du mal!
Sont-ce les dons que tu m'accordes?
Crois-tu, quand se brisent les cordes
Que le son jaillisse plus beau?
Ton plectre a frappé sur mon torse,
Mais tu ne lui laisses la force
Que de sonner comme un tombeau!

Sois clémente, sois sans oracles!
Et de tes merveilleuses mains,
Change en caresses les miracles,
Retiens les présents surhumains!
C'est en vain que tu communicates
A nos faibles tiges, d'uniques
Commutations de ta splendeur!
L'eau tranquille est plus transparente
Que toute tempête parente
D'une confuse profondeur!

Va, la lumière la divine
N'est pas l'épouvantable éclair
Qui nous devance et nous devine
Comme un songe cruel et clair!
Il éclate!... Il va nous instruire!...
Non!... La solitude vient luire
Dans la plaie immense des airs
Où nulle pâle architecture,
Mais la déchirante rupture
Nous imprime de purs déserts!

N'allez donc, mains universelles,
Tirer de mon front orageux
Quelques suprêmes étincelles!

Les hasards font les mêmes jeux!
Le passé, l'avenir sont frères
Et par leurs visages contraires
Une seule tête pâlit
De ne voir où qu'elle regarde
Qu'une même absence hagarde
D'îles plus belles que l'oubli.

Noirs témoins de tant de lumières
Ne cherchez plus... Pleurez, mes yeux!...
O pleurs dont les sources premières
Sont trop profondes dans les cieux!...
Jamais plus amère demande!...
Mais la prunelle la plus grande
De ténèbres se doit nourrir!...
Tenant notre race atterrée,
La distance désespérée
Nous laisse le temps de mourir!

Entends, mon âme, entends ces fleuves!
Quelles cavernes sont ici?
Est-ce mon sang?... Sont-ce les neuves
Rumeurs des ondes sans merci?
Mes secrets sonnent leurs aurores!
Tristes airains, tempes sonores,
Que dites-vous de l'avenir!
Frappez, frappez, dans une roche,
Abattez l'heure la plus proche...
Mes deux natures vont s'unir!

O formidablement gravie,
Et sur d'effrayants échelons,

Je sens dans l'arbre de ma vie
La mort monter de mes talons!
Le long de ma ligne frileuse,
Le doigt mouillé de la fileuse
Trace une atroce volonté!
Et par sanglots grimpe la crise
Jusque dans ma nuque où se brise
Une cime de volupté!

Ah! brise les portes vivantes!
Fais craquer les vains scellements,
Épais troupeau des épouvantes,
Hérissé d'étincellements!
Surgis des étables funèbres
Où te nourrissaient mes ténèbres
De leur fabuleuse foison!
Bondis, de rêves trop repue,
O horde épineuse et crépue,
Et viens fumer dans l'or, Toison!



Telle, toujours plus tourmentée,
Déraisonne, râle et rugit
La prophétesse fomentée
Par les souffles de l'or rougi.
Mais enfin le ciel se déclare!
L'oreille du pontife hilare
S'aventure dans le futur :
Une attente sainte la penche,
Car une voix nouvelle et blanche
Échappe de ce corps impur.



Honneur des Hommes, Saint LANGAGE,
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égaré,
Illumination, largesse!
Voici parler une Sagesse
Et sonner cette auguste Voix
Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois!

LE SYLPHE

Ni vu ni connu
Je suis le parfum
Vivant et défunt
Dans le vent venu!

Ni vu ni connu,
Hasard ou génie?
A peine venu
La tâche est finie!

Ni lu ni compris?
Aux meilleurs esprits
Que d'erreurs promises!

Ni vu ni connu,
Le temps d'un sein nu
Entre deux chemises!

L'INSINUANT

O Courbes, méandre,
Secrets du menteur,
Est-il art plus tendre
Que cette lenteur ?

Je sais où je vais,
Je t'y veux conduire,
Mon dessein mauvais
N'est pas de te nuire...

(Quoique souriante
En pleine fierté,
Tant de liberté
La désorientent!)

O Courbes, méandre,
Secrets du menteur,
Je veux faire attendre
Le mot le plus tendre.

LA FAUSSE MORTE

Humblement, tendrement, sur le tombeau charmant,
Sur l'insensible monument,
Que d'ombres, d'abandons, et d'amour prodiguée,
Forme ta grâce fatiguée,
Je meurs, je meurs sur toi, je tombe et je m'abats,

Mais à peine abattu sur le sépulcre bas,
Dont la close étendue aux cendres me convie,
Cette morte apparente, en qui revient la vie,
Frémit, rouvre les yeux, m'illumine et me mord,
Et m'arrache toujours une nouvelle mort
Plus précieuse que la vie.

ÉBAUCHE D'UN SERPENT

à Henri Ghéon.

Parmi l'arbre, la brise berce
La vipère que je vêtis;
Un sourire, que la dent perce
Et qu'elle éclaire d'appétits,
Sur le Jardin se risque et rôde,
Et mon triangle d'émeraude
Tire sa langue à double fil...
Bête je suis, mais bête aiguë,
De qui le venin quoique vil
Laisse loin la sage ciguë!

Suave est ce temps de plaisance!
Tremblez, mortels! Je suis bien fort
Quand jamais à ma suffisance,
Je bâille à briser le ressort!
La splendeur de l'azur aiguise
Cette guivre qui me déguise
D'animale simplicité;
Venez à moi, race étourdie!

Je suis debout et dégourdie,
Pareille à la nécessité!

Soleil, soleil!... Faute éclatante!
Toi qui masques la mort, Soleil,
Sous l'azur et l'or d'une tente
Où les fleurs tiennent leur conseil;
Par d'impénétrables délices,
Toi, le plus fier de mes complices,
Et de mes pièges le plus haut,
Tu gardes les cœurs de connaître
Que l'univers n'est qu'un défaut
Dans la pureté du Non-être!

Grand Soleil, qui sonnes l'éveil
A l'être, et de feux l'accompagnes,
Toi qui l'enfermes d'un sommeil
Trompeusement peint de campagnes,
Fauteur des fantômes joyeux
Qui rendent sujette des yeux
La présence obscure de l'âme,
Toujours le mensonge m'a plu
Que tu répands sur l'absolu,
O roi des ombres fait de flamme!

Verse-moi ta brute chaleur,
Où vient ma paresse glacée
Rêvasser de quelque malheur
Selon ma nature enlacée...
Ce lieu charmant qui vit la chair
Choir et se joindre m'est très cher!
Ma fureur, ici, se fait mûre;

Je la conseille et la recuis,
Je m'écoute, et dans mes circuits,
Ma méditation murmure...

O Vanité! Cause Première!
Celui qui règne dans les Cieux,
D'une voix qui fut la lumière
Ouvrit l'univers spacieux.
Comme las de son pur spectacle,
Dieu lui-même a rompu l'obstacle
De sa parfaite éternité;
Il se fit Celui qui dissipe
En conséquences, son Principe,
En étoiles, son Unité.

Cieux, son erreur! Temps, sa ruine!
Et l'abîme animal, béant!...
Quelle chute dans l'origine
Étincelle au lieu de néant!...
Mais, le premier mot de son Verbe,
MOI!... Des astres le plus superbe
Qu'ait parlés le fou créateur,
Je suis!... Je serai!... J'illumine
La diminution divine
De tous les feux du Séducteur!

Objet radieux de ma haine,
Vous que j'aimais éperdument,
Vous qui dûtes de la géhenne
Donner l'empire à cet amant,
Regardez-vous dans ma ténèbre!

Devant votre image funèbre,
Orgueil de mon sombre miroir,
Si profond fut votre malaise
Que votre souffle sur la glaise
Fut un soupir de désespoir!

En vain, Vous avez, dans la fange,
Pétri de faciles enfants,
Qui de Vos actes triomphants
Tout le jour Vous fissent louange!
Sitôt pétris, sitôt soufflés,
Maître Serpent les a sifflés,
Les beaux enfants que Vous créâtes!
Holà! dit-il, nouveaux venus!
Vous êtes des hommes tout nus,
O bêtes blanches et béates!

A la ressemblance exécrée,
Vous fûtes faits, et je vous hais!
Comme je hais le Nom qui crée
Tant de prodiges imparfaits!
Je suis Celui qui modifie,
Je retouche au cœur qui s'y fie,
D'un doigt sûr et mystérieux!...
Nous changerons ces molles œuvres,
Et ces évasives couleuvres
En des reptiles furieux!

Mon Innombrable Intelligence
Touche dans l'âme des humains
Un instrument de ma vengeance
Qui fut assemblé de tes mains!
Et ta Paternité voilée,

Quoique, dans sa chambre étoilée,
Elle n'accueille que l'encens,
Toutefois l'excès de mes charmes
Pourra de lointaines alarmes
Troubler ses desseins tout-puissants!

Je vais, je viens, je glisse, plonge,
Je disparaîs dans un cœur pur!
Fut-il jamais de sein si dur
Qu'on n'y puisse loger un songe!
Qui que tu sois, ne suis-je point
Cette complaisance qui poind
Dans ton âme, lorsqu'elle s'aime?
Je suis au fond de sa faveur
Cette inimitable saveur
Que tu ne trouves qu'à toi-même!

Ève, jadis, je la surpris,
Parmi ses premières pensées,
La lèvre entr'ouverte aux esprits
Qui naissaient des roses bercées.
Cette parfaite m'apparut,
Son flanc vaste et d'or parcouru
Ne craignant le soleil ni l'homme;
Tout offerte aux regards de l'air,
L'âme encore stupide, et comme
Interdite au seuil de la chair.

O masse de béatitude,
Tu es si belle, juste prix
De la toute sollicitude

Des bons et des meilleurs esprits!
Pour qu'à tes lèvres ils soient pris
Il leur suffit que tu soupIRES!
Les plus purs s'y penchent les pires,
Les plus durs sont les plus meurtris...
Jusques à moi, tu m'attendris,
De qui relèvent les vampires!

Oui! De mon poste de feuillage
Reptile aux extases d'oiseau,
Cependant que mon babillage
Tissait de ruses le réseau,
Je te buvais, ô belle sourde!
Calme, claire, de charmes lourde,
Je dominais furtivement,
L'œil dans l'or ardent de ta laine,
Ta nuque énigmatique et pleine
Des secrets de ton mouvement!

J'étais présent comme une odeur,
Comme l'arome d'une idée
Dont ne puisse être élucidée
L'insidieuse profondeur!
Et je t'inquiétais, candeur,
O chair mollement décidée,
Sans que je t'eusse intimidée,
A chanceler dans la splendeur!
Bientôt, je t'aurai, je parie,
Déjà ta nuance varie!

(La superbe simplicité
Demande d'immenses égards!

Sa transparence de regards,
Sottise, orgueil, félicité,
Gardent bien la belle cité!
Sachons lui créer des hasards,
Et par ce plus rare des arts,
Soit le cœur pur sollicité;
C'est là mon fort, c'est là mon fin,
A moi les moyens de ma fin!)

Or, d'une éblouissante bave,
Filons les systèmes légers
Où l'oisive et l'Ève suave
S'engage en de vagues dangers!
Que sous une charge de soie
Tremble la peau de cette proie
Accoutumée au seul azur!...
Mais de gaze point de subtile,
Ni de fil invisible et sûr,
Plus qu'une trame de mon style!

Dore, langue! dore-lui les
Plus doux des dits que tu connaisse!
Allusions, fables, finesses,
Mille silences ciselés,
Use de tout ce qui lui nuise :
Rien qui ne flatte et ne l'induisse
A se perdre dans mes desseins,
Docile à ces pentes qui rendent
Aux profondeurs des bleus bassins
Les ruisseaux qui des cieux descendent!

O quelle prose non pareille,
Que d'esprit n'ai-je pas jeté

Dans le dédale duveté
De cette merveilleuse oreille!
Là, pensais-je, rien de perdu;
Tout profite au cœur suspendu!
Sûr triomphe! si ma parole,
De l'âme obsédant le trésor,
Comme une abeille une corolle
Ne quitte plus l'oreille d'or!

« Rien, lui soufflais-je, n'est moins sûr
Que la parole divine, Ève!
Une science vive crève
L'énormité de ce fruit mûr!
N'écoute l'Être vieil et pur
Qui maudit la morsure brève!
Que si ta bouche fait un rêve,
Cette soif qui songe à la sève,
Ce délice à demi futur,
C'est l'éternité fondante, Ève! »

Elle buvait mes petits mots
Qui bâtissaient une œuvre étrange;
Son œil, parfois, perdait un ange
Pour revenir à mes rameaux.
Le plus rusé des animaux
Qui te raille d'être si dure,
O perfide et grosse de maux,
N'est qu'une voix dans la verdure!
— Mais sérieuse l'Ève était
Qui sous la branche l'écoutait!

« Ame, disais-je, doux séjour
De toute extase prohibée,

Sens-tu la sinueuse amour
Que j'ai du Père dérobée?
Je l'ai, cette essence du Ciel,
A des fins plus douces que miel
Délicatement ordonnée...
Prends de ce fruit... Dresse ton bras!
Pour cueillir ce que tu voudras
Ta belle main te fut donnée! »

Quel silence battu d'un cil!
Mais quel souffle sous le sein sombre
Que mordait l'Arbre de son ombre!
L'autre brillait comme un pistil!
— *Siffle, siffle!* me chantait-il!
Et je sentais frémir le nombre,
Tout le long de mon fouet subtil,
De ces replis dont je m'encombre :
Ils roulaient depuis le béryl
De ma crête, jusqu'au péril!

Génie! O longue impatience!
A la fin, les temps sont venus,
Qu'un pas vers la neuve Science
Va donc jaillir de ces pieds nus!
Le marbre aspire, l'or se cambre!
Ces blondes bases d'ombre et d'ambre
Tremblent au bord du mouvement!...
Elle chancelle, la grande urne,
D'où va fuir le consentement
De l'apparente taciturne!

Du plaisir que tu te proposes
Cède, cher corps, cède aux appâts!

Que ta soif de métamorphoses
Autour de l'Arbre du Trépas
Engendre une chaîne de poses!
Viens sans venir! forme des pas
Vaguement comme lourds de roses...
Danse, cher corps... Ne pense pas!
Ici les délices sont causes
Suffisantes au cours des choses!...

O follement que je m'offrais
Cette infertile jouissance :
Voir le long pur d'un dos si frais
Frémir la désobéissance!...
Déjà délivrant son essence
De sagesse et d'illusions,
Tout l'Arbre de la Connaissance
Échevelé de visions,
Agitait son grand corps qui plonge
Au soleil, et suce le songe!

Arbre, grand Arbre, Ombre des Cieux,
Irrésistible Arbre des arbres,
Qui dans les faiblesses des marbres,
Poursuis des sucres délicieux,
Toi qui pousses tels labyrinthes
Par qui les ténèbres étreintes
S'iront perdre dans le saphir
De l'éternelle matinée,
Douce perte, arôme ou zéphir,
Ou colombe prédestinée,

O Chanteur, ô secret buveur
Des plus profondes pierreries,

Berceau du reptile rêveur
Qui jeta l'Ève en rêveries,
Grand Être agité de savoir,
Qui toujours, comme pour mieux voir,
Grandis à l'appel de ta cime,
Toi qui dans l'or très pur promeus
Tes bras durs, tes rameaux fumeux,
D'autre part, creusant vers l'abîme,

Tu peux repousser l'infini
Qui n'est fait que de ta croissance,
Et de la tombe jusqu'au nid
Te sentir toute Connaissance!
Mais ce vieil amateur d'échecs,
Dans l'or oisif des soleils secs,
Sur ton branchage vient se tordre;
Ses yeux font frémir ton trésor.
Il en cherra des fruits de mort,
De désespoir et de désordre!

Beau serpent, bercé dans le bleu,
Je siffle, avec délicatesse,
Offrant à la gloire de Dieu
Le triomphe de ma tristesse...
Il me suffit que dans les airs,
L'immense espoir de fruits amers
Affole les fils de la fange...
— Cette soif qui te fit géant,
Jusqu'à l'Être exalte l'étrange
Toute-Puissance du Néant!

LES GRENADES

Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Éclatés de leurs découvertes!

Si les soleils par vous subis,
O grenades entre-bâillées,
Vous ont fait d'orgueil travaillées
Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce
A la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture.

LE VIN PERDU

J'ai, quelque jour, dans l'Océan,
(Mais je ne sais plus sous quels cieux),
Jeté, comme offrande au néant,
Tout un peu de vin précieux...

Qui voulut ta perte, ô liqueur ?
J'obéis peut-être au devin ?
Peut-être au souci de mon cœur,
Songeant au sang, versant le vin ?

Sa transparence accoutumée
Après une rose fumée
Reprit aussi pure la mer...

Perdu ce vin, ivres les ondes !...
J'ai vu bondir dans l'air amer
Les figures les plus profondes...

INTÉRIEUR

Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes
Change l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines,
Au lit mystérieux prodigue ses doigts purs;
Elle met une femme au milieu de ces murs
Qui, dans ma rêverie errant avec décence,
Passe entre mes regards sans briser leur absence,
Comme passe le verre au travers du soleil,
Et de la raison pure épargne l'appareil.

LE CIMETIÈRE MARIN

Μή, φίλα ψυχά, βίον ἀθάνατον
σπεῦδε, ταν δ' ἔμπρακτον ἀντλεῖ
μαχαναν.

PINDARE, *Pythiques*, III.

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée!
O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux!

Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir!
Quand sur l'abîme un soleil se repose,
Ouvrages purs d'une éternelle cause,
Le Temps scintille et le Songe est savoir.

Stable trésor, temple simple à Minerve,
Masse de calme, et visible réserve,

Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme,
O mon silence!... Édifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit!

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,
A ce point pur je monte et m'accoutume,
Tout entouré de mon regard marin;
Et comme aux dieux mon offrande suprême,
La scintillation sereine sème
Sur l'altitude un dédain souverain.

Comme le fruit se fond en jouissance,
Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur.

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change!
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.

L'âme exposée aux torches du solstice,
Je te soutiens, admirable justice
De la lumière aux armes sans pitié!
Je te rends pure à ta place première :

Regarde-toi!... Mais rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié.

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur!

Sais-tu, fausse captive des feuillages,
Golfe mangeur de ces maigres grillages,
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,
Quel front l'attire à cette terre osseuse?
Une étincelle y pense à mes absents.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,
Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux!

Chienne splendide, écarte l'idolâtre!
Quand solitaire au sourire de pâtre,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Éloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux!

Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
A je ne sais quelle sévère essence...
La vie est vaste, étant ivre d'absence,
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes!
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant...
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs!
Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières?
La larve file où se formaient des pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,

Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu!

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici?
Chanterez-vous quand serez vaporeuse?
Allez! Tout fuit! Ma présence est poreuse,
La sainte impatience meurt aussi!

Maigre immortalité noire et dorée,
Consolatrice affreusement laurée,
Qui de la mort fais un sein maternel,
Le beau mensonge et la pieuse ruse!
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,
Ce crâne vide et ce rire éternel!

Pères profonds, têtes inhabitées,
Qui sous le poids de tant de pelletées,
Êtes la terre et confondez nos pas,
Le vrai rongeur, le ver irréfutable
N'est point pour vous qui dormez sous la table,
Il vit de vie, il ne me quitte pas!

Amour, peut-être, ou de moi-même haine?
Sa dent secrète est de moi si prochaine
Que tous les noms lui peuvent convenir!
Qu'importe! Il voit, il veut, il songe, il touche!
Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche,
A ce vivant je vis d'appartenir!

Zénon! Cruel Zénon! Zénon d'Élée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas!
Le son m'enfante et la flèche me tue!
Ah! le soleil... Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas!

Non, non!... Debout! Dans l'ère successive!
Brisez, mon corps, cette forme pensive!
Buvez, mon sein, la naissance du vent!
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... O puissance salée!
Courons à l'onde en rejaillir vivant!

Oui! Grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs!
Envolez-vous, pages tout éblouies!
Rompez, vagues! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs!

ODE SECRÈTE

Chute superbe, fin si douce,
Oubli des lutttes, quel délice
Que d'étendre à même la mousse
Après la danse, le corps lisse!

Jamais une telle lueur
Que ces étincelles d'été
Sur un front semé de sueur
N'avait la victoire fêté!

Mais touché par le Crépuscule,
Ce grand corps qui fit tant de choses,
Qui dansait, qui rompit Hercule,
N'est plus qu'une masse de roses!

Dormez, sous les pas sidéraux,
Vainqueur lentement désuni,
Car l'Hydre inhérente au héros
S'est éployée à l'infini...

O quel Taureau, quel Chien, quelle Ourse,
Quels objets de victoire énorme,
Quand elle entre aux temps sans ressource
L'âme impose à l'espace informe!

Fin suprême, étincellement
Qui, par les monstres et les dieux,
Proclame universellement
Les grands actes qui sont aux Cieux!

LE RAMEUR

à André Lebey.

Penché contre un grand fleuve, infiniment mes rames
M'arrachent à regret aux rians environs;
Ame aux pesantes mains, pleines des avirons,
Il faut que le ciel cède au glas des lentes lames.

Le cœur dur, l'œil distrait des beautés que je bats,
Laissant autour de moi mûrir des cercles d'onde,
Je veux à larges coups rompre l'illustre monde
De feuilles et de feu que je chante tout bas.

Arbres sur qui je passe, ample et naïve moire,
Eau de ramages peinte, et paix de l'accompli,
Déchire-les, ma barque, impose-leur un pli
Qui coure du grand calme abolir la mémoire.

Jamais, charmes du jour, jamais vos grâces n'ont
Tant souffert d'un rebelle essayant sa défense :

Mais, comme les soleils m'ont tiré de l'enfance,
Je remonte à la source où cesse même un nom.

En vain, toute la nymphe énorme et continue
Empêche de bras purs mes membres harassés;
Je romprai lentement mille liens glacés
Et les barbes d'argent de sa puissance nue.

Ce bruit secret des eaux, ce fleuve étrangement
Place mes jours dorés sous un bandeau de soie;
Rien plus aveuglément n'use l'antique joie
Qu'un bruit de fuite égale et de nul changement.

Sous les ponts annelés, l'eau profonde me porte,
Voûtes pleines de vent, de murmure et de nuit,
Ils courent sur un front qu'ils écrasent d'ennui,
Mais dont l'os orgueilleux est plus dur que leur porte.

Leur nuit passe longtemps. L'âme baisse sous eux
Ses sensibles soleils et ses promptes paupières,
Quand, par le mouvement qui me revêt de pierres,
Je m'enfonce au mépris de tant d'azur oiseux.

PALME

à Jeannie.

De sa grâce redoutable
Voilant à peine l'éclat,
Un ange met sur ma table
Le pain tendre, le lait plat;
Il me fait de la paupière
Le signe d'une prière
Qui parle à ma vision :
— Calme, calme, reste calme!
Connais le poids d'une palme
Portant sa profusion!

Pour autant qu'elle se plie
A l'abondance des biens,
Sa figure est accomplie,
Ses fruits lourds sont ses liens.
Admire comme elle vibre,
Et comme une lente fibre
Qui divise le moment,

Départage sans mystère
L'attirance de la terre
Et le poids du firmament!

Ce bel arbitre mobile
Entre l'ombre et le soleil,
Simule d'une sibylle
La sagesse et le sommeil.
Autour d'une même place
L'ample palme ne se lasse
Des appels ni des adieux...
Qu'elle est noble, qu'elle est tendre!
Qu'elle est digne de s'attendre
A la seule main des dieux!

L'or léger qu'elle murmure
Sonne au simple doigt de l'air,
Et d'une soyeuse armure
Charge l'âme du désert.
Une voix impérissable
Qu'elle rend au vent de sable
Qui l'arrose de ses grains,
A soi-même sert d'oracle,
Et se flatte du miracle
Que se chantent les chagrins.

Cependant qu'elle s'ignore
Entre le sable et le ciel,
Chaque jour qui luit encore
Lui compose un peu de miel.
Sa douceur est mesurée

Par la divine durée
Qui ne compte pas les jours,
Mais bien qui les dissimule
Dans un suc où s'accumule
Tout l'arome des amours.

Parfois si l'on désespère,
Si l'adorable rigueur
Malgré tes larmes n'opère
Que sous ombre de langueur,
N'accuse pas d'être avare
Une Sage qui prépare
Tant d'or et d'autorité :
Par la sève solennelle
Une espérance éternelle
Monte à la maturité!

Ces jours qui te semblent vides
Et perdus pour l'univers
Ont des racines avides
Qui travaillent les déserts.
La substance chevelue
Par les ténèbres élue
Ne peut s'arrêter jamais,
Jusqu'aux entrailles du monde,
De poursuivre l'eau profonde
Que demandent les sommets.

Patience, patience,
Patience dans l'azur !
Chaque atome de silence

Est la chance d'un fruit mûr!
Viendra l'heureuse surprise :
Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Une femme qui s'appuie,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux!

Qu'un peuple à présent s'écroule,
Palme!... irrésistiblement!
Dans la poudre qu'il se roule
Sur les fruits du firmament!
Tu n'as pas perdu ces heures
Si légère tu demeures
Après ces beaux abandons;
Pareille à celui qui pense
Et dont l'âme se dépense
A s'accroître de ses dons!

Amphion

MÉLODRAME

Musique d'Arthur Honegger

*Représenté pour la première fois
à l'Opéra de Paris le 23 juin 1931
et à Covent Garden le 13 juillet 1931*

à Ida Rubinstein.

PERSONNAGES

AMPHION

APOLLON (*invisible*)

LES QUATRE MUSES

LES RÊVES

LE PEUPLE

Une brèche ou fente immense dans la roche du sommet d'une montagne se découpe sur le ciel, qui est visible depuis le haut du théâtre jusqu'au niveau de la scène.

L'étage inférieur des deux masses rocheuses de droite et de gauche est planté d'arbres puissants, chênes, hêtres, châtaigniers. Au-dessus, paraît la région minérale nue. Vers la cime de droite, la roche affecte des formes cristallines, faisceaux de prismes enchevêtrés, dont quelques facettes sont vaguement lumineuses. Un peu de neige brille çà et là sur ces hauteurs.

Au milieu de la scène, une mare ou fontaine d'eau sombre. Autour d'elle se dressent des blocs de granit ou de basalte. Tout un désordre de tels blocs s'aperçoit au fond et ferme la brèche vers le bas.

Dans les régions boisées sont ménagés des chemins et des plans praticables où des scènes secondaires peuvent se représenter.

Le ciel nocturne devra être exécuté d'après les photographies de la Voie Lactée. Poussières de poussières lumineuses, avec quelques astres de diverse grandeur et de noirs vides çà et là.

Au lever du rideau, des créatures nocturnes dansent par petits groupes, en divers points du paysage. Elles disparaissent, n'étant demeurées visibles que le temps d'être aperçues dans les ténèbres transparentes.

Entrent de droite et de gauche des hommes et des femmes qui se cherchent, se parlent par signes, se disposent sous les arbres. Ils se préparent au repos, rentrent bientôt dans les ombres du couvert.

On entend dans le calme l'Harmonie des Sphères.

Note aiguë et inhumaine, suggérant une rotation vertigineuse constante.

Sur cette note monotone se détache bientôt le

CHANT DES SOURCES
(Voix d'enfants.)

Nous, Sources, goutte à goutte
Pleurons le temps mortel!
Des larmes de la neige
Découle toute vie,
Par nous pleure la Terre
Pleurant jusqu'à la mer.

Entrée d'Amphion.

Une brève et sourde fanfare, ou bien quelques traits rauques annoncent l'entrée d'Amphion. Il apparaît, maintenant courbé quelque être sauvage, bête, femelle monstrueuse, ou ægipan. Il pèse sur cet être, le force à s'abattre à ses pieds. Tirant un glaive court, il s'apprête à l'égorger.

UNE VOIX

Pourquoi? Pourquoi?

Laisse vivre la vie...

Laisse la mort aux mains des immortels!

Amphion se redresse, jette son arme. La proie s'enfuit vivement. Amphion, après un instant d'hésitation, se dirige vers une sorte de grotte ou excavation très peu profonde; il se dépouille de la peau qui couvrirait ses épaules, s'assied, contemple le ciel étoilé.

Puis s'allonge et s'endort.

LES RÊVES

Le ciel étoilé s'obscurcit peu à peu.

Sur le champ des ténèbres viennent les Rêves visiter le dormeur. Deux guerriers couleur de sang l'attaquent. Un monstre les dévore. Des personnages vêtus de bizarres lambeaux. Un Roi d'argent, etc.

Amphion se débat dans les liens du sommeil.

Paraît le Songe Amoureux, que figure une danseuse quasi nue sous un long manteau. Elle s'empresse autour de lui, le caresse, se joue, s'envole à chaque mouvement du dormeur Amphion.

LES MUSES

Entrée des Muses.

UNE MUSE sort de la fontaine et appelle :
Muse!

UNE DEUXIÈME MUSE surgit d'un roc et appelle :
Muse!

UNE TROISIÈME ET QUATRIÈME MUSES
*semblent se détacher des rameaux d'un grand
hêtre et appellent de même :*

Muse! Muse!

*Ces appels à mezza voce et presque simultanés.
Elles portent de petites ailes au front.
Elles se trouvent dans l'ombre, où elles forment
des figures éclairées. Elles s'assemblent, se prennent
leurs mains.*

PREMIÈRE MUSE
Je vois ce qui n'est point!

DEUXIÈME MUSE
Je sais ce qui n'est plus!

TROISIÈME MUSE
Je fais ce qui sera!

QUATRIÈME MUSE

Moi, je ne puis qu'aimer!

PREMIÈRE MUSE

Mes sœurs! Belles abeilles,
Obéissons au Dieu, consacrons ce mortel!

DEUXIÈME MUSE

Aux enfers du sommeil son âme se débat!

TROISIÈME MUSE

Il soupire!

QUATRIÈME MUSE

Il se plaint!

DEUXIÈME MUSE

Il désire...

PREMIÈRE MUSE

Il croit vivre!...
Prenons garde, mes sœurs, que l'excès du tourment
Avant l'aube ne le délivre!
A l'ouvrage!
Mais dissipons d'abord ce désordre de songes!

*Combat des Muses avec les Rêves
Elles chassent et dissipent les Rêves. Le dernier
épisode est une lutte gracieuse avec le Songe Amou-
reux.*

ÉPISODE LITURGIQUE

LITURGIE

*La scène s'obscurcit tout à fait. Sur les ténèbres,
le seul groupe est éclairé, Amphion d'une lueur argen-
tée, les Muses d'une clarté bleuâtre.*

A. — ENCHANTEMENT

*Les Muses charment Amphion endormi, pro-
diguent sur lui des gestes d'enchantement, circulent
autour de sa couche en murmurant la psalmodie ou*

BERCEUSE MAGIQUE

Homme qui dors,
La nuit t'éclaire
Et le silence
Est fait de Muses!

*Amphion change d'attitude. Comme il lève le
bras, l'une des Muses lui baise la main et le
rapaise.*

B. — LITURGIE. SOLENNEL

Les Muses se groupent alors autour d'Amphion dans une forme solennelle. Une aux pieds, l'autre à la tête, les deux autres au delà de son corps, face au public.

Elles tournent le visage vers le Ciel, tendent les mains.

CHŒUR DES MUSES

De l'intelligence divine,
Chères filles toutes fidèles,
Ce beau sommeil apaisé par nos mains
Livre cet homme au Dieu!

UNE MUSE

Oh! quelle sainte paix sur ce visage pur!

UNE MUSE

Il s'y forme un sourire abandonné aux astres...

UNE MUSE

Ce corps si clair, si calme, est pareil à l'autel,
A la pierre sacrée...

UNE MUSE

Et son âme a perdu les chemins de la vie.

UNE MUSE

Il est comme éternel, ignoré de soi-même!

UNE MUSE

Il n'est plus à présent que celui qu'il sera!
Qu'il écoute l'abîme!

*Tonnerre lointain.
Les Muses se prosternent.*

VOIX D'APOLLON

(La Voix doit paraître se produire au milieu de la scène.)
Amphion!

LES MUSES

Apollon!

LES ÉCHOS (*Basses profondes.*)

Apollon!

CHŒUR DES MUSES

Je te salue au sein de la parfaite nuit,
Maître de la lumière!
Qu'il est doux au milieu des ombres
D'ouïr la parole puissante!

UNE MUSE

O Cause du Soleil, les ténèbres t'adorent,
Et les faibles humains
Songent dans leur sommeil d'une splendide aurore
Qui tombe de tes mains!

UNE MUSE

Visite ce mortel ! Émerveille son cœur !
Que son démon docile obéisse à la voix
De la Sainte Sagesse,
Apollon !

LES ÉCHOS

A-pol-lon !

CHŒUR DES MUSES

Frappe, ô Dieu, frappe, éclaire, illumine,
De ta voix éternelle,
Frappe celui-ci, Amphion !
Comme le pur soleil frappe au sommet du mont
Et fait étinceler la cime la plus haute !
Frappe, ô Dieu ! Viens, ô Dieu !

LES ÉCHOS

O Dieu !

*Tonnerre lointain.
Les Muses prosternées. Offrande.
La clarté qui est sur Amphion se dore.*

VOIX D'APOLLON

Amphion !... Je t'ai choisi !
Entre mille, entre tous,
Comme choisit l'amour,
Comme une cime est choisie de la foudre,

Je t'ai choisi!

Écoute!

Ame toute profonde, écoute et reçois Apollon!

Frémissement d'Amphion.

LES MUSES

Apollon!

LES ÉCHOS

Apollon!

VOIX D'APOLLON

Écoute!

Je veux être par toi présent et favorable
A la race mortelle.

Je place en toi l'origine de l'ordre,
J'habiterai ton moment le plus pur,
Et désormais s'accompliront
Sur la face de la terre
Des actes vénérables

Où paraîtra la céleste sagesse!
Je te confie l'invention d'Hermès!
Je te remets l'arme prodigieuse,
La Lyre!

Frémissement.

Amphion, Amphion,
Éveille le son vierge et triomphe par lui!

Tu chercheras, tu trouveras sur les cordes bien tendues
Les chemins que suivent les Dieux!
Sur ces chemins sacrés les âmes te suivront
Et l'inerte matière et les brutes charmées
Seront captives de la Lyre!
Arme-toi de la Lyre! Excite la nature!
Que ma Lyre enfante mon Temple,
Et que le roc s'ébranle au nom du Nom Divin!
Tire-moi du chaos ces ruines des monts,
Offre-moi dès l'aurore un sanctuaire clair,
Qu'une immense cité l'entoure de prières,
Et que tes mains vers moi s'élèvent
Pour m'offrir ce que j'ai créé!
Amphion!

LES MUSES

Apollon!

LES ÉCHOS

A-pol-lon!

Les Échos dispersent et diversifient le nom du Dieu.

VOIX D'APOLLON (*Dolce.*)

Et vous, délicieuses,
Muses, toutes fidèles,
O chères, ô pieuses,
O sages, ô diverses!
Aimez-le, gardez-le!... Mais sachez que pour lui

Il n'est plus de bonheur... Il ne vit que pour moi!
Je l'ai choisi,
Comme une cime est choisie de la foudre!

*Tonnerre sourd.
Les Muses se relèvent. Elles baisent les pieds, les
mains, le front d'Amphion.*

CHŒUR LOINTAIN

Amphion, sois miracle
Et du miracle admirable victime!

*Nuit presque totale. On entend les Muses qui
appellent dans l'ombre :*

LES MUSES

Muse! Muse! Muse!

*La lumière revient peu à peu et se teinte progres-
sivement des couleurs de l'aurore. Les Muses ont
disparu. On aperçoit la Lyre et le Plectre aux pieds
d'Amphion. Rumeur vague de la nature vivante qui
se réveille.*

Cris d'oiseaux. Murmure des eaux.

Reprise du Chant des Sources.

*Un être semi-animal bondit poursuivi par un
autre. A peine enfuis, on voit des hommes et des
femmes sortir des bois. Les uns courent en chasse,
les autres se hâtent vers divers travaux. Une femme
vient puiser à la fontaine. Une autre s'y mirer, et
d'échevelée qu'elle était se fait nattée et coiffée. Des
enfants jouent et se querellent. Amphion s'agite.*

RÉVEIL D'AMPHION

Pendant cette scène, les divers personnages se retirent peu à peu. L'orchestre rythme les actes successifs d'Amphion.

Il s'accoude, contemple. Stupeur et actes du réveil. Il s'assied brusquement sur sa couche, se dresse, fait quelques pas, aspire l'air du matin. Il descend vers la fontaine et y boit longuement.

Il danse comme pour se délier les membres. Ramené par cette ébauche de danse au lieu de son sommeil, il aperçoit la Lyre. La Lyre doit être conforme à la description de Philostrate et autres anciens.

Amphion la contemple avec étonnement. Il la saisit, la manie curieusement ; s'avance vers le spectateur, la brandit par l'une des cornes, en détache le Plectre qui y était attaché par une cordelette d'or.

I

Il frappe tout à coup... Une corde vibre. Son rauque et puissant, auquel répond un violent coup de tonnerre.

Un bloc se renverse à grand bruit.

Des personnages surgissent épouvantés, d'autres entrent, se heurtent, ébauchent une lutte, et sortent en combattant furieusement. Effet panique. Stupeur et terreur d'Amphion. Il regarde la Lyre avec une crainte sacrée. Il revient à soi. Il tente un nouvel essai.

II

Deuxième son. — Une autre corde touchée rend un son délicieux. Quelques roches sans bruit se

*dressent ou roulent ou glissent vers le héros. Des
amants et des amantes paraissent, se tendent les bras,
se nouent et s'éloignent lentement.*

*Amphion repose la Lyre, la considère et se recueille.
Il s'est assis sur une pierre au bord de l'eau en
laquelle paraît son image.*

Son rêve peu à peu lui revient à l'esprit.

*On entend vaguement la Berceuse des Muses mur-
murée à bouche fermée.*

Amphion se relève et invoque le Ciel.

SCÈNE

LES MUSES INVISIBLES

Amphion!

AMPHION

Qui m'appelle?

LES MUSES

Toi-même!

(Psalmodié.) Qu'il te souvienne de toi-même!

AMPHION *(Parlé.)*

I

Qui parle?... Il me souvient... Une voix souveraine.
Une voix sans visage a parlé dans la nuit...

N'ai-je pas entendu des paroles fatales ?
— Retrouverai-je les chemins
Des merveilles de l'ombre ?

II

O voix toute-puissante !
On a dit... On parlait...
Comme l'abîme étoilé eût parlé,
Lui qui semble toujours,
Par le silence et par les astres,
Interroger la race misérable
Aux âmes éphémères !

III

Il a dit... Le Ciel-qui-parle
A dit :

(Mélodrame.)

« AMPHION !

« Je t'ai choisi!... Comme choisit l'amour !

« Comme une cime est choisie de la foudre !

« Je t'ai choisi !

« Je te remets l'arme prodigieuse,

« La Lyre!...

« Arme-toi de la Lyre ! Éveille le son vierge !

« Que ma Lyre enfante mon Temple!... »

(Bien scandé.

Presque chanté.

Voix de visionnaire coupée, haletante.)

IV

Arme mystérieuse, quel pouvoir est le tien!
 O grande Arme qui donnes la vie et non la mort!
 Toi dont les traits divins
 Percent l'âme du monde!
 A peine j'effleurai tes cordes d'or
 Par le Dieu durement tendues,
 Ciel et Terre ont frémi!
 Et j'ai senti la roche tressaillir
 Comme la chair d'une femme surprise!
 J'ai vu
 La fureur et l'amour naître dans les mortels,
 La fureur et l'amour s'épandre de mes mains!...

V

Ai-je blessé, heurté,
Charmé, peut-être,
 Le Corps secret du monde?
 Ai-je sans le savoir,
 Ému la substance des cieux,
 Et touché l'Être même que nous cache
 La présence de toutes choses?
 Me voici donc plus puissant que moi-même,
 Voici que je me trouve étrange et vénérable
 Pour moi-même,
 Égaré dans mon âme, et maître autour de moi!
 Et je tremble comme un enfant
 Devant ce que je puis!

VI

Apollon, Apollon, je t'obéirai!
Formant tes dessins sur la Lyre
Mes doigts sont dieux,
Mon cœur précède les humains!

VII

J'attaquerai le désordre des roches!
Mes actes purs
Vont asservir à l'œuvre sans exemple
Les ruines des monts, les monstres écroulés
Tombés des flancs sublimes!

VIII

Apollon, mon seigneur, est avec moi!
Je poursuivrai l'ouvrage et la beauté comme une proie!
Apollon me possède, il sonne dans ma voix,
Il vient soi-même édifier son Temple,
Et la Cité qui doit paraître aux yeux des hommes
Est déjà toute conçue étincelante
Dans les Hautes Demeures des Immortels!

Amphion ressaisit Lyre et Plectre, les montre au ciel ; il s'apprête à jouer, plein d'assurance et d'enthousiasme.

Il frappe les cordes.

Son immense et prolongé, accord éclatant, aussi riche que les ressources de l'art peuvent le produire.

Toute la nature vibre. Les Échos répercutent multiplement cette attaque.

La scène se peuple à divers plans de personnages attirés par le son.

Amphion prélude. Ici création des gammes.

Il exécute, lyre en mains, une sorte de danse sacrée circulaire. Il se place ensuite sur un tertre au bas des roches de droite. Il crie :

PAR APOLLON!

CONSTRUCTION

Tout l'acte de la construction exige une coordination aussi parfaite que possible entre la mimique, la figuration et la musique, laquelle est ici souveraine maîtresse et doit commander l'action des personnages et des matériaux mouvants.

A. — PREMIÈRE PHASE

Marche des Pierres.

Des blocs se soulèvent, se déplacent soit par bonds pesants, soit en roulant sur les pentes ; ils se dirigent de la droite du spectateur vers la gauche. Le Temple devant s'édifier sur le profil de rochers de gauche, un peu au-dessous de la crête, la façade invisible sera supposée tournée vers le fond à droite.

La Marche des Pierres se dessine sur le fond chantant de l'orchestre par des rythmes très marqués et accidentés qui se classent, s'ordonnent peu à peu.

CHŒUR INVISIBLE

O Miracle! O Merveille!

Le roc marche! la terre est soumise à ce dieu,

Quelle vie effrayante envahit la nature?
Tout s'ébranle, tout cherche l'ordre,
Tout se sent un destin!

B. — DEUXIÈME PHASE

La construction s'ébauche. Des parties d'architecture paraissent sur les flancs de la montagne. Murs, entablement, corniches se substituent au rocher dont les profils irréguliers prennent des lignes nettes. La silhouette du temple s'établit. Un petit édifice formé de quelques danseuses vêtues de tuniques s'assemble et se poste sur une saillie.

Alors paraissent les Muses, vêtues d'or et porteuses de chapiteaux d'or en guise de coiffure. Elles vont solennellement se ranger comme colonnes du temple. S'il était possible, elles devraient descendre des hauteurs de gauche.

CHŒUR DES MUSES-COLONNES

Filles des nombres d'or,
Fortes des lois du Ciel,
Sur nous tombe et s'endort
Un Dieu couleur de miel! etc.

Lumière éclatante. Grand développement musical.

C. — TROISIÈME PHASE

L'ensemble du décor est transformé.

La montagne est entièrement construite, revêtue du bas jusqu'aux cimes cristallines (qui demeurent telles quelles, mais paraissent pénétrées de lumière colorée) de murs, pilastres, terrasses, galeries. Des

motifs vivants se sont placés çà et là. Au delà de la gorge, on voit les toits et les tours de Thèbes briller au soleil ; ils se sont insensiblement élevés.

Le peuple est distribué par groupes sur l'ensemble des praticables. Le centre de la scène doit demeurer libre.

CHŒUR DU PEUPLE
(*Hymne au Soleil.*)

Soleil, Sainte présence,
Flamme qui porte dans les cieux
La connaissance avec la vie,
O Soleil!

Nul ne peut contempler la source de ta force!
L'insoutenable éclat de la face divine
Nous dérobe le dieu!

Mais Toi, regarde ici les merveilles humaines!
Ici paraît ce qui jamais ne fut
Depuis que ta splendeur a fécondé le monde!
Voici pour accueillir tes rayons les plus purs
Qu'Amphion triomphant t'offre ces pierres fées!
Il assembla ces demeures dorées,
Il te fit ces hauts murs,
O Soleil!

Considère ton Temple et repose tes feux
Sur sa force délicieuse!
Qu'il soit doux aux rayons tombés du front divin!

Acclamation.

On appelle Amphion, on lui désigne le Temple.

CHŒUR

Admirable Amphion, accueille nos louanges!
Prodigieux mortel, père de Thèbes, sois
Notre pontife et notre Roi!
Monte au trône, monte au Temple,
Amphion!

*On entoure Amphion, on le revêt d'ornements
royaux.*

FINALE

Pendant cette investiture, les Muses :

PREMIÈRE MUSE

L'ouvrage est achevé!

DEUXIÈME MUSE

Je cherche un autre maître!

TROISIÈME MUSE

Qu'importe ce qui est!

QUATRIÈME MUSE

Moi, je n'étais qu'espoir!

Les Muses s'obscurcissent.

*Au moment que le Héros va monter au Temple,
une forme de femme voilée qui était entrée insensi-
blement en scène s'approche de lui et lui barre le*

passage avec ses bras en croix. Le décor se voile progressivement. La lumière s'affaiblit ainsi que la sonorité de la musique.

Amphion recule. La forme voilée le saisit et l'enveloppe avec tendresse, lui prend doucement la Lyre sur laquelle elle fait entendre quelques notes profondes, et qu'elle jette ensuite dans la fontaine.

Amphion cache son visage dans le sein de cette figure qui est l'Amour ou la Mort, et se laisse entraîner par elle, cependant que l'orchestre se réduit à un chant très suave, sombre et comme intime.

RIDEAU

Sémiramis

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET DEUX INTERLUDES

Musique d'Arthur Honegger

*Représenté pour la première fois
à l'Opéra de Paris le 11 mai 1934*

PERSONNAGES

SÉMIRAMIS

LE CAPTIF

4 ASTROLOGUES

Rois, captifs, prêtres de Dirceto, suivantes et femmes de la Reine, soldats et serviteurs.

Décors, accessoires et costumes ne doivent pas être inspirés par les documents archéologiques, sans quelque mélange et beaucoup de fantaisie.

PREMIER ACTE

LE CHAR

DÉCOR

Une salle immense. Portes massives. A gauche, énorme idole de la Déesse Dirceto, figure du style le

plus barbare, visage de femme et corps de poisson. A droite, face à l'Idole, un trône en forme de divan, dont le meuble se compose de groupes de colombes d'or. Lampadaires aux côtés de l'Idole. Des luminaires sont disposés et comme accumulés autour du Trône. Ils s'allumeront en leur temps.

Au lever du rideau, la scène est très sombre. Peu ou point de musique. Quelques personnages, femmes et employés du palais s'affairent. Cette scène peut être dansée ou plutôt rythmée. Elle ne doit durer que quelques secondes.

ENTRÉE DES CAPTIFS

Clameurs au dehors. Cris de sentinelles. Commandements militaires. Appels de trompes et de cors rauques.

À ces bruits, les personnages en scène s'immobilisent brusquement. Les portes s'ouvrent violemment, (ou la Herse se soulève, selon le décor adopté). Entrée des captifs enchaînés, dans une ruée pressée et bousculée par les soldats, qui les font agenouiller face aux spectateurs. Rythmes des pas et vacarme de la confusion.

Puis silence et attente générale.

ENTRÉE DE SÉMIRAMIS

La musique doit créer une atmosphère de puissance et d'orgueil souverain. La Reine paraît sur un char

léger où dépouilles et têtes coupées sont suspendues, et qui est traîné par huit rois captifs enchaînés d'or.

Elle est en armure noire écaillée. Une sorte d'égide d'or, avec colombes d'or éployées aux épaules. Casque qui masque le bas du visage, surmonté d'une très haute défense d'ivoire. Carquois en forme de poisson. Elle tient le fléau d'une main ; de l'autre, son grand arc.

Tout mouvement s'arrête quand la Reine sur son char est au milieu de la scène. Instant solennel.

(CHŒUR DES ROIS VAINCUS :

Malheur, malheur à nous...

Honte à nos faibles Dieux!

O présages trompeurs,

O vainement victimes immolées...)

ÉPISODE I

On dételle les Rois ; on les fait brutalement se coucher sur les degrés du trône. Ensuite, les soldats font s'abattre les autres captifs tellement que tous ces corps prostrés face contre terre font un tapis de la gauche à la droite du spectateur. Les soldats s'agenouillent ; les femmes autour du trône se prosternent.

ÉPISODE II

La Reine descend vivement de son char et bondit vers son trône, en foulant les corps des captifs.

ÉPISODE III

TOILETTE DE LA REINE

Ses femmes la dépouillent de son armure et la revêtent de ses ornements royaux. Le trône s'illumine d'une chaude lumière.

Les habilleuses, parfumeuses, etc., descendent par un escalier qui joint quelque étage supérieur au plan du trône, on les voit formant une file ou frise processionnelle.

Mimique cadencée de l'habillage. Présentation du Miroir, du Diadème, etc. Pendant cet épisode, musicale qui rythme délicatement les mouvements de cette scène.

(CHŒUR DES FEMMES DE LA REINE)

La toilette achevée, Sémiramis se couche et s'accoude. Elle étend le sceptre.

ÉPISODE IV

ENTRÉE DES IDOLES DES VAINCUS

Des prêtres et soldats dansants et des esclaves entrent, porteurs des Idoles des Vaincus : monstres divers à têtes d'animaux ou informes. On les jette en tas devant Dirceto. L'orchestre joue une sorte de marche funèbre, mêlée d'effets grotesques. Sur un signe

de la Reine, on fracasse ces simulacres à coups de hache et de masse, en cadence.

Deux chœurs antagonistes se font entendre.

ÉPISODE V

LA REINE ET LE CAPTIF

A ce bruit sinistre, un Captif relève la tête et regarde cette scène avec horreur et fureur. La Reine l'aperçoit et s'élance vers lui, le sceptre haut. Il la regarde fixement au moment d'être frappé et replonge aussitôt sa tête dans ses bras. L'arme demeure suspendue ; la Reine, saisie de sa beauté, lui empoigne les cheveux, soulève cette tête et la considère longuement. Ensuite, elle force l'homme à se mettre à genoux, ainsi tiré par la chevelure. Des gardes s'approchant pour le tuer, elle les prosterne d'un regard, leur donne le sceptre à tenir ; ils le prennent agenouillés, le baisent ; le portent à leurs fronts, etc.

Sémiramis oblige l'Homme à se lever et le tenant toujours par les cheveux, le maintenant ployé, l'emmène jusque sur le devant de la scène, où il demeure immobile et comme hébété.

Alors elle l'examine avec une grande attention, comme on fait un cheval au marché, lui tâte les épaules et les bras ; le fait tourner, etc. Elle montre un sourire satisfait et terrible.

Elle détache alors les liens du captif. Il se frotte les bras et les croise.

Ici les luminaires s'obscurcissent, la salle royale devient si sombre que l'on distingue à peine ce qui s'y voyait, cependant que le groupe du premier plan s'éclaire d'une lumière particulière.

La Reine lentement se laisse couler aux pieds du captif, embrasse ses genoux en le regardant amoureusement.

Il s'enhardit, lui caresse doucement la tête assez longtemps et se met à rire silencieusement, pendant que le rideau tombe...

RIDEAU

PREMIER INTERLUDE

Le rideau qui tombe sur la scène finale du premier acte est fait d'une étoffe souple ou fluide comme un voile, et est teint ou brodé de grands oiseaux. Il est en deux pièces, étant fendu du haut en bas au troisième quart de sa largeur, à partir de la gauche du spectateur.

Par la gauche, on voit entrer sur l'avant-scène la troupe des Gardiennes barbares du Palais, bizarrement harnachées et armées, qui défilent vivement et sortent par la droite, poussant devant elles les rois captifs.

Ensuite, lent passage processionnel de porteurs de mets, de fruits, et de brûle-parfum fumants.

Enfin, entrée de baladins qui viennent comme furtivement, puis dansent. Après quelque divertissement, ils miment leur curiosité à l'égard de ce qui se passe derrière le Rideau, vont lentr'ou'vrir à plusieurs reprises et figurent une danse érotique.

Le Rideau peu à peu commence à frémir. Il ondule, comme sollicité par la brise. Il tend à se replier vers la gauche, tandis que la partie droite doit

demeurer immobile et ne se relever qu'à demi au moment où commence l'acte.

Les baladins saisissent la partie gauche du Rideau et, toujours dansants, l'accompagnent dans son mouvement, faisant mine de le tirer. Ils disparaissent ainsi dans la coulisse de gauche.

DEUXIÈME ACTE

LE LIT

DÉCOR

Au fond de la scène et sur les côtés, des voiles brodés comme le rideau, car cet acte se passe dans un pavillon dressé dans les Jardins Suspendus. La scène est entièrement occupée par un immense lit, dont les masses et les coussins forment une pyramide qui s'abaisse de la gauche vers la droite. Il fait nuit au dehors. Un énorme candélabre brûle-parfum est planté auprès de l'édifice de coussins. Un vaste plateau chargé de mets, de fruits et d'orfèvreries pend à des chaînes massives, à portée des personnages qui sont sur le lit.

Au cœur de la nuit d'amour. Les Amants, sur le lit allongés, se tiennent par les mains. Sémiramis n'est vêtue que de pierreries; le Captif l'est de pourpre. Ils s'étreignent longuement.

CHŒUR

Sémiramis, ô cruelle colombe!
Te voici prise et mourante d'amour!

Ta chair est douce à l'éternel Vautour,
Et ta grande âme aux délices succombe...

SOLO

Au cœur de la Nuit,
Cher Toi qui es Moi
Ni Reine ni Roi
Au cœur de la Nuit!...

Au cœur de la Nuit
Ta bouche est ma bouche,
Nous sommes un seul
Au cœur de la Nuit...

Nous sommes un seul
Ni Reine ni Roi,
Une seule joie
Au cœur de la Nuit!...

ÉPISODE I

*L'Homme se lève et fait mine de fuir la Reine.
Elle le suit à genoux dans les coussins.*

*Il retombe et fait montre de dormir. Elle le
regarde avec tendresse, lui baise les yeux. Elle lui
prodigue les caresses et les agaceries pour l'éveiller.*

ÉPISODE II

*Elle prend sur le plateau des fioles de parfum dont
elle l'arrose et l'oint. Elle l'encense.*

*Elle prend ensuite des fruits et une coupe, et lui
donnera à manger et à boire comme à un enfant.*

Elle le sert en esclave, lui baise les mains et les pieds, marque qu'elle s'humilie devant lui, donne par signes l'idée de la soumission la plus servile.

ÉPISODE III

Il la regarde en ricanant, jouit de son empire ; montre toute la suffisance d'un homme sûr de sa conquête. Il la traite comme sa chose : inversion de la situation du premier acte. Il lui la prend tête, la secoue et lui rit au nez d'un rire bestial. Elle le repousse ; il la force à se remettre à ses pieds. Elle se débat. Il lève la main sur elle.

Silence brusque. Sémiramis se roidit et semble se transformer. On la voit changer de visage. Rêverie formidable. Elle ferme les yeux, se recueille et se rassemble, — comme un animal qui bande ses ressorts pour bondir.

Il sourit avec mépris ; puis rit.

La lumière dorée des candélabres se change en lueur sanglante.

Il hausse les épaules, la saisit rudement par les mains et veut la renverser.

Elle se dérobe, et se dresse comme un Serpent, paraît d'une taille démesurée. Sa vigueur de guerrière l'envahit. Elle repousse l'Homme très violemment, le jette au bas du lit, où il roule en riant très fort par saccades, comme à une bonne plaisanterie.

Elle pousse un cri d'appel, frappe un gong, auquel répondent des abois et rugissements à la cantonade, pendant que la troupe des Gardiennes barbares et des Amazones surgit.

Les unes apparaissent en rampant vivement, d'entre les entrailles du lit, les autres sortent des tentures et des voiles.

Elles se jettent sur l'Homme, tentent de le gar-

rotter, de l'envelopper dans un filet, ou de lui passer au col un lacet.

Le groupe en lutte violente disparaît dans la coulisse à droite, avec des alternatives d'avance et de recul qui le font rentrer en scène et en ressortir, car l'Homme se débat furieusement.

ÉPISODE IV

Aussitôt disparus, la Reine qui, pendant la bagarre, s'est vivement enveloppée d'une souple et très ample mante noire et a saisi son javelot, vise sa victime entraînée hors de vue, lance son arme, et bondit hors du lit. L'obscurité totale se fait. La Lumière qui reparait aussitôt montre le voile retombé.

RIDEAU

DEUXIÈME INTERLUDE

Le Rideau ou Voile retombé, on voit entrer (par la droite) un cortège des Gardiennes et Amazones portant le corps du Captif, avec des gesticulations de triomphe et des airs de férocité assouvie.

Cette bande ayant disparu par la gauche, on voit, — au bout d'un instant de silence pendant lequel la lumière a beaucoup diminué, — Sémiramis paraître par la fente du voile. Elle tient une lampe allumée, s'avance lentement vers le spectateur.

A ce moment, la partie droite du voile s'élève, se soulève à demi vers la gauche, découvrant le départ d'un escalier d'or en spirale.

La Reine lentement s'y engage. Le Rideau se referme.

TROISIÈME ACTE

LA TOUR

DÉCOR

Plate-forme au sommet d'une Tour destinée à l'observation et à l'adoration des Astres. Quatre figures colossales de génies marquent les points cardinaux : ce sont : Sed, taureau à face humaine ; Nergal, lion à face humaine ; Oustour, l'Homme ; Nattig, à tête d'aigle. Une pierre longue d'autel est dressée vers le fond. Un peu avant l'aube. Les Astres brillent encore. L'Est est supposé dans la direction du spectateur. Quand la clarté du jour se fera, on distinguera au fond la perspective de toute une contrée vue à vol d'oiseau. Fleuves, forêts, cités, fumées.

Quatre Astrologues, diversement costumés, composent des figures successives, comme dans une cérémonie magique.

Ils chantent les Noms divins en chœur ou Canon.

Adar... Nergal... Balit... Nebo... Mardouk... Istar...

Ensuite :

(Pendant ces invocations ils changent de position à chaque phrase.)

PREMIER ASTROLOGUE

Esprit de *Bel*, Roi des Contrées...

TOUS

Souviens-toi.

DEUXIÈME ASTROLOGUE

Esprit de *Sin*, Dame des Contrées.

TOUS

Souviens-toi.

TROISIÈME ASTROLOGUE

Esprit d'*Istar*, Dame des Armées.

TOUS

Souviens-toi.

QUATRIÈME ASTROLOGUE

Le jour naît... L'Aigle vient... La Colombe se hâte
Couverte du sang de l'amour.
Elle vient d'épuiser les trésors de la vie :
Aimer, donner la mort.

TOUS

Sémiramis, divinité,
Sémiramis, Toute-Puissance!
Force des dieux,
Rose des cieux,
Épargne-moi...
Sémiramis...

*Ils se prosternent, marmonnant à mezza voce.
D'une ouverture qui est supposée donner dans la*

*profondeur de la Tour, Sémiramis haletante surgit,
drapée dans sa très longue et très souple mante noire,
dont un pan lui couvre la tête.*

*Ayant étroitement resserré l'étoffe autour de soi,
elle s'incline profondément devant le Ciel, salue les
Quatre Points Cardinaux ; puis tourne très lente-
ment sur elle-même : sorte de danse astrale.*

Puis elle dit :

SÉMIRAMIS

Altitude, mon Altitude, mon Ciel,
Altitude que j'ai bâtie,
O Tour très haute, mon ouvrage!
O Fleur de ma Puissance,
Du sang des races arrosée...

Temple du Ciel, je chante tes louanges
La Colombe sur toi s'élève
A la hauteur de l'Aigle.
Sur ta Hauteur, que je m'enivre d'astres!
Que je me baigne en la fraîcheur céleste
Qui se glisse entre nuit et jour...

Le froid divin du ciel trempe l'esprit comme une épée,
Glace l'amour dans l'âme et la délivre du Bonheur...
Ici point de langueur!... Plus de tièdes tendresses,
Et la rose n'est plus qu'un fade souvenir!...

Mais ici la seule Puissance.

Je te salue, mon Ciel, Temple du Temple, en quoi je
[viens

Et je reviens
Puiser au sein des dieux la force d'être unique...
Je suis toute à présent la pure et la parfaite,
Et je ne serai plus par l'amour
Pareille à toutes les femmes...
J'ai fait briser, souiller
Les Autels étrangers;
J'ai fait rompre leurs dieux,
Foulé de mes pieds implacables
La chair palpitante des Rois!...
J'ai marché dans le sang des mâles et des fauves,
Moi!...
Et d'ici, dominant les terres endormies,
Les amas de sommeils, les rumeurs qui s'éveillent,
Les étables d'humains
Où naît l'homme qui naît, où meurt l'homme qui meurt,
Je m'interroge et doute
Si je me sens plus d'horreur pour la vie
Ou bien pour la mort? —
Qui ne sont qu'une même chose
Au regard des Astres...

TOUS, *psalmodié*.

Au regard des Astres...

SÉMIRAMIS

Par ma sagesse et par la force de mon bras,
Par mes ruses, — par mon courage, —
Par les rigueurs de mes desseins :
Et par les grâces de mon corps,
Et par les ombres de mes yeux,

J'ai conquis du pouvoir l'épouvantable cime,
J'ai tiré des mortels tout le peu qu'ils ont de divin
Et je l'ai assemblé dans ce cœur au-dessus du monde
Rendant leurs natures plus viles! —
Oh! que la laine est douce à respirer de si haut!...

TOUS

Istar est avec toi, Dame des Armées!

SÉMIRAMIS

Amour lui-même cède à ma main souveraine :
J'en ai fait un esclave...

UN ASTROLOGUE

La beauté contre lui donne-t-elle des armes?

SÉMIRAMIS

Je trouble qui je veux. Mon cœur change et surprend,
Et mon corps est un piège, et les délices qu'il dispense
Sont fatales...
Mon plaisir est un lion dévorant :
Je porte en mon lit parfumé
L'ardeur de la chasse royale...

UN ASTROLOGUE

Sémiramis est belle...

SÉMIRAMIS

Ivre de volupté, aussitôt l'Amant se crut maître...
Mais plus mâle est Sémiramis!
La Colombe l'offre aux vautours...

L'ASTROLOGUE

Sémiramis est pure!...

TOUS

Elle a tué!...

L'ASTROLOGUE

Sémiramis est grande!

TOUS

Elle a tué!

SÉMIRAMIS

J'ai donné à chacun sa pâture : ma nuit à la chair,
Ma chair à l'Amour; l'Amour à la Mort...

TOUS

Sémiramis est juste... Sémira...

SÉMIRAMIS, *violemment*.

Silence!...

Allez, menteurs!... Fuyez!... Craignez mes yeux...
Croyez-vous donc que tout autre que moi
Me puisse donner des louanges?

Les Astrologues se groupent et reculent.

Menteurs, flatteurs!... Ma gloire est de moi seule,
Et vous n'en pouvez rien concevoir...

Allez... Fuyez...

Vous ne fûtes jamais si près d'être crucifiés!

Fuyez Sémiramis, qui dans vos cœurs sait lire...

Un peu plus clairement que vous ne faites dans les Astres
Et dans Sémiramis!...

Les Astrologues se dérobent vivement et peureusement à reculons.

L'aurore commence de dorer et de rougir toutes choses. On distingue de mieux en mieux l'étendue perspective de la contrée.

SÉMIRAMIS, *lentement et dédaigneusement.*

Ces philosophes sans esprit

Me font trop sottement sentir que je les paye...

Mon beau captif, du moins,

Était d'une entière sincérité.

Quoi de plus naturel que d'espérer séduire quand on est si sûr d'être beau — et que de se flatter qu'une reine qui s'est offerte n'est plus qu'une femme asservie!...

— Il était véritablement beau.

— J'ai dansé pour lui... Avec délices... Comme ceci :

Elle fait quelques pas de danse voluptueuse.

— Comme j'ai bien dansé pour lui... Pour lui?

— Pour Moi, d'abord...

Elle s'assied sur le parapet. Une voix lointaine fait entendre une mélodie simple. On ne distingue pas les paroles. La Reine mime une rêverie mélancolique, — puis se dresse vivement et reprend la danse avec quelque passion. Puis s'interrompant brusquement :

« Sémiramis est pure... Elle a tué... »

O véritable Moi... Seule Sémiramis!...

— Quoi! ce pâtre là-bas dont la chanson exhale

Je ne sais quelle âme d'amour.

Aurait-il prise sur la Reine?

Et le subtil poison de la mélancolie

Versé dans l'air de l'aube

Me pourrait-il réduire à la faiblesse universelle?

— Non, ma Sémiramis, ô force d'être unique!... Je n'ai point de semblable et je ne veux ni de la vie ni de la mort!...

Trompettes vagues du réveil. Le soleil commence à briller. Il illumine la perspective du Royaume. Les toits, les cours d'eau étincellent. Sémiramis en est toute éclairée. Attitude solennelle.

Ah!... Te voici!... Voici paraître enfin le Maître dans
[sa gloire :

Celui qui donne et qui retire, qui engendre et qui
[consume.

Il paraît, et Il frappe... Et Il met aussitôt toutes choses dans leur ordre. Il ensemence l'étendue, et la terre, et les regards et les pensées.

Salut, Seigneur du Temps... Je ne veux que Toi pour miroir... Je m'offrirai tout entière à Ton ardente

connaissance; et dans toute Sémiramis, il n'y aura de secrets ni d'ombres pour Toi!...

Elle dépouille sa mante et paraît quasi nue, comme au deuxième acte.

En prière.

O Dieu, je ne connais que Vous...

O Dieu des Dieux, il n'y a que Vous et que Moi...

Je le veux de toutes mes forces.

Montant sur le parapet.

Que je respire...

Que je respire ici la domination toute pure!...

Je vois et je respire au plus haut de ce que j'ai fait.

Le désir m'abandonne, et le dédain me soulève!

Mon cœur est bien plus vaste que tout Royaume,
— et il n'y a point de Tour si haute que je puisse de sa hauteur découvrir les bornes de mon âme.

J'ai voulu être si grande que les hommes plus tard ne pussent croire que j'aie véritablement existé... Être si puissante et si belle qu'ils me dussent tenir pour une créature de l'esprit. La plus grande gloire n'est-elle point celle des Dieux qui se sont faits inconcevables?

« Impossible, incroyable, dira-t-on de Sémiramis...
Incroyable, — et par là, divine... »

Elle descend du parapet et passe auprès de l'Autel ; avec mouvement de marche solennel. Elle demeure un

instant comme en oraison, puis monte sur le degré de l'Autel.

— A présent, — je me coucherai sur la pierre de cet Autel, et je prierai le Soleil, bientôt dans toute sa force, qu'il me réduise en vapeur et en cendres, afin que de moi-même et de l'instant, — se dégage cette Colombe que j'ai nourrie de tant de gloire et de tant d'orgueil.

Elle s'allonge sur la pierre d'Autel ; elle étincelle par ses bijoux et devient un foyer de lumière intense, pendant un instant. — Une vapeur légère la dérobe, s'élève comme d'un bond et se dissipe. Une colombe s'envole. L'Autel vide brille au soleil.

RIDEAU

Cantate du Narcisse

LIBRETTO

à Jean Voilier.

ÉPIGRAPHE

O semblable ! et pourtant plus parfait que moi-même,
Ephémère immortel si clair devant mes yeux,
Pâles membres de perle et ces cheveux soyeux,
Faut-il qu'à peine aimés l'ombre les obscurcisse,
Et que la nuit déjà nous divise, ô Narcisse,
Et glisse entre nous deux le fer qui coupe un fruit !

Fragment du *Narcisse* de *Charmes*.

AVIS

Ce petit ouvrage est tout distinct et tout différent du *Narcisse* en deux états que son auteur a publiés jadis et naguère.

Il fut écrit, d'avril à novembre 1938, sur la demande de M^{me} Germaine Tailleferre pour servir de libretto à une cantate qui a été composée par cette éminente musicienne.

Toutefois, le présent texte est, en quelque endroit, un peu plus développé que le texte mis en musique.

PERSONNAGES

NARCISSE,
LA PREMIÈRE NYMPHE
TROIS AUTRES NYMPHES, L'ÉCHO.

*La scène représente une clairière.
Au milieu, la fontaine.*

SCÈNE I

DES NYMPHES *ça et là.*

PREMIÈRE NYMPHE

Nymphes, Nymphes, Nymphes si vives...
Fraîches filles des eaux,
Nos jeux purs et fluides
Sur notre mère l'onde amusent le Soleil...

DEUXIÈME

Vainement!... Vainement!...
Nymphes, Nymphes si vives,

Nos ébats vainement font frémir les roseaux :
Tous nos jeux les plus vifs ne troublent que les eaux ;
Point d'amour pour nous sur ces rives...

TROISIÈME

Hélas ! Fraîches filles si vives,
C'est peu que de jouir des feux du seul Soleil :
L'amuser de nos jeux n'est point jouir d'amour
Chaque jour nous perdons un jour
Sans amour...

QUATRIÈME

Pourtant, je me sens belle!...

PREMIÈRE

Et moi, plus belle!...

DEUXIÈME

Et moi!...

QUATRIÈME

Point de fille si souple,
De plus limpide chair...

DEUXIÈME

Vainement, vainement!

PREMIÈRE *et* QUATRIÈME

Nos épaules d'argent, les flots de nos cheveux,
Sont-ce là des jouets pour la seule lumière ?

DEUXIÈME

Vainement, vainement...
Nymphes, Nymphes si fières,
Belles en vain... Bien vaines nos prières !

TROISIÈME

Quelle mieux que moi-même enlacerait l'amant ?

TOUTES

MOI !

DEUXIÈME

Qui donc nous aimerait, trop belles que nous sommes ?

PREMIÈRE

Mais, le plus beau des hommes...
NARCISSE !...

TOUTES

NARCISSE !...

DEUXIÈME

Narcisse nous dédaigne...

PREMIÈRE

Est-il plus beau que nous ?

TROISIÈME

Il se mire dans l'onde et s'adore à genoux...

QUATRIÈME

Il se penche sur soi dans le ciel de l'eau calme :
Il est souple comme une palme...

PREMIÈRE

Il revient chaque soir se plaindre et se chérir :
Je me cache en l'eau pure et pleure de l'entendre
Car le son de sa voix si tendre
Donne soif de mourir...

DEUXIÈME

Hélas... Mes Sœurs, mourir?... Nous sommes
[immortelles,
Vainement, vainement immortelles et belles :
Point d'amour pour nous, point de mort.
Ni désir, ni douleur pour nous ne s'accomplissent ;
Nous revenons sans cesse à notre sort...

TOUTES

O Narcisse ? Narcisse!...
Le voici... Cachons-nous... Le feuillage s'agite
Et perd tous ses oiseaux...

PREMIÈRE

Plonge, Toi!...
Moi, je deviens ce hêtre!...

TROISIÈME

Moi, parmi les roseaux,
Je reste pour mieux voir!...

TOUTES

Vite... vite!...

Pianissimo tutte.

Amour, Amour sans fruit, sans espoir de délice,
Nous aimons sans espoir... Aime-toi sans espoir,
Bel et triste Narcisse...

SCÈNE II

LE NARCISSE, *seul.*

LE NARCISSE

Soleil... Seul avec toi, seul comme Toi, Soleil,
Toi dont l'orgueil s'accorde à mon secret conseil;
Toi qui dans les chemins de la pleine altitude
Jamais ne trouves ton pareil,
Souffre entre nos destins quelque similitude :
Admire dans Narcisse un éternel retour

Vers l'onde où son image offerte à son amour
Propose à sa beauté toute sa connaissance :

Tout mon sort n'est qu'obéissance

A la force de mon amour.

Cher CORPS, je m'abandonne à ta seule puissance;

L'eau tranquille m'attire où je me tends mes bras :

A ce vertige pur je ne résiste pas.

Que puis-je, ô ma Beauté, faire que tu ne veuilles ?

Je foule pour me joindre et mon ombre et les feuilles,

Je ressens tout le prix de chacun de mes pas.

O Narcisse, ô Moi-même, ô Même qui m'accueilles

Par tes yeux dans mes yeux, délices de nos yeux,

Je froisse l'or bruyant des roseaux radieux

Que presse le doux poids de ma chair précieuse,

Pour te voir de plus près et me sourire mieux...

PARLE, Sourire pur qu'environnent les cieux;

Oh!... Que tu formes bien, Bouche silencieuse,

La figure des vœux qu'une lèvre pieuse

Adresse au plus proche des dieux!

OSE... Ne suis-je point le dieu plein de tendresse,

L'Esprit qui voit répondre à ses secrets transports

Un corps parfait qu'il choisit pour son corps ?

Oui, bel enfant que mon regard caresse,

AME je suis, ta puissance maîtresse

Qui s'émerveille aux étranges accords

De son désir avec ta forme claire,

Docile toute au souci de me plaire...

O mon Désir, murmure à mon désir,

Quelle grand soif ma lèvre qui t'effleure

Se sent de moi que je ne puis saisir!...

Fils de lumière, image, songe ou leurre,

Narcisse aimé, si tu veux que je meurre

Demeure songe et demeure désir!...

Mais, Rose de l'Onde,
Si je baise, ô Bouche,
La Nappe de l'Onde
Mon souffle effarouche
La face du monde...
Le moindre soupir
Que j'exhalerais
Me viendrait ravir
Ce que j'adorais
Sur l'eau bleue et blonde,
Et cieux et forêts
Et Rose de l'Onde...

SCÈNE III

LE NARCISSE,

puis UNE NYMPHE, *d'abord invisible.*

LE NARCISSE

Ciel, ô mon Ciel!... Quel trouble, ô fatal changement!...
Ombres, remous, rumeurs... Que deviens-tu, Moment
D'extase et d'or?... Et quel rire me raille?...
Hors de ses bords l'onde tressaille...
Quelque monstre s'ébroue au profond du cristal...
Ma tranquille fontaine où dormait ce brutal
D'une étrange tempête est tout à coup surprise :
Toute sa pureté se tourmente et me brise;
Un flot soudain s'emporte et tout est confondu!...
O détestable violence,

Par ce désordre inattendu
Solitude, idole, silence,
Délices de ma ressemblance,
Beau regard qui m'étais rendu,
Je vous perds et j'ai tout perdu!...
Hélas!... Unique objet de mes vœux absolus,
Tu ne m'es plus, Narcisse... Tu n'es plus...

*Ici, la première nymphe sort de la fontaine qui
se dégage des vapeurs qu'elle exhalait.*

Holà!... Le Monstre même!... Il surgit de l'écume...
Monstre?... Monstre de grâce... Il dresse un noble
[corps...
Serait-ce?... Est-ce donc toi, Toi, Narcisse, qui sors
Du tumulte des eaux, de leur brillante brume?
Toi? Tout vif... Tout entier... Des boucles à l'orteil,
Chargé des diamants des gouttes du soleil,
Offert par l'onde fraîche au feu qui me consume?
O vierge événement, miraculeux éveil,
Viens... TOI... Viens te chérir aux bras de ton pareil...

LA NYMPHE, *devenue toute visible.*

Non pareille, Narcisse... Admirez d'autres charmes
Que ceux dont vos soupirs n'obtiendront que vos
[larmes.

LE NARCISSE

Je les vois. Je les hais... Maudite soit l'erreur
Qui me fit presque aimer ce qui me fait horreur!

LA NYMPHE

Une horreur quelquefois le cède à la présence.
Vous êtes beau, Narcisse, à votre suffisance :
Mais souffrez que ce corps qui vaut bien quelque émoi
Tente votre adorable et monotone MOI.
C'est pitié dans le soir de vous entendre plaindre,
Victime d'un amour qui s'épuise à se feindre,
Quand si proche de vous brûle celle qui veut
Vous effacer dans l'âme un exécration vœu.
Soupçonnez-vous, bercé d'une vaine espérance,
Les ressources d'amour de notre différence ?
Votre seule beauté ne vous promet que pleurs :
Mais je porte les fruits dont vous perdez les fleurs...
Considérez sur moi cette beauté tout autre,
Dont la grâce n'est pas inégale à la vôtre,
Mais qui peut accomplir votre amour de vos biens
Par un tendre mélange avec l'amour des miens.

LE NARCISSE

Vos avez corrompu toute ma solitude.

LA NYMPHE

Vous n'aimiez que de l'onde, et je suis certitude.
Ma présence n'est point captive d'un miroir ;
Je suis mieux que lumière et ne meurs point le soir.
Même, au cœur de la nuit, je vous ferai connaître
Plus ardemment qu'au jour tout le feu de mon être :
L'excès de ma tendresse aux ténèbres se tient.

Mais toi, qui de l'amour ne connus que le tien,
Qui te nourris d'une ombre au mépris de la proie,

Tu ne pressens donc point que je suis pleine joie
Et qu'à peine tes bras refermés sur ma chair
Tu sentirais Narcisse à Narcisse plus cher
D'avoir réduit à soi ma stature enlacée...
Ma bouche effacerait cette lèvre glacée
Que te laisse le froid du limpide linceul
De l'onde, où ton baiser se pose sur soi seul...

LE NARCISSE

Vous!... Mais je n'ai pour soif qu'une amour sans
[mélange
Qui, ses yeux dans ses yeux, s'enivre de l'échange
Entre soi-même et soi, des plus secrets souhaits...
Je suis seul. Je suis moi. Je suis vrai... Je vous hais.

LA NYMPHE

Et si je m'essayais d'être plus que vous-même,
D'être toi plus que toi, mieux que toi, moi qui t'aime,
Un Narcisse que puisse étreindre son ami?
Tiens... Touche cette épaule, et toute j'ai frémi...
Oui, que ta main sur moi m'impose ta folie :
La douceur de mon sein passe l'onde polie;
C'est en lui que ton mal se doit ensevelir.
Respires-en la fleur qui te fera pâlir
S'il te reste dans l'être une vertu de vie...

Sache que nul mortel jamais ne l'a ravie :
Le ciel seul m'entrevit au travers des roseaux
Où parfois je t'épie, Adorateur des eaux...
Mais tandis que tes yeux se fixent sur leur songe,
Tout mon corps prend le vol d'une flèche qui plonge
Je me fuis... D'un seul trait, je deviens mon désir,

Et dans la plénitude où plane mon plaisir,
Dissipant le trésor des formes de ma force,
Toute la liberté des membres de mon torse
Prodigue l'acte nu qui divise sans bruit
L'onde entre sa lumière et sa profonde nuit.

Hélas!... J'embrasse en vain l'abondante étendue...
Je n'épouse que l'onde et m'épuise éperdue
Et n'ai fait qu'irriter cette fureur d'amour
Que j'avais cru distraire en m'éloignant du jour...

Ah!... Crois-moi!... Ce n'est rien que de s'aimer
[soi-même...
J'aime... J'aime!... Sens-tu, Narcisse, comme j'aime,
Et quels moments vivront sur ces bords, si tu veux?
Nos beautés entre soi composeront leurs vœux,
Nos cœurs... Quels durs regards, beaux yeux! Quel
[front rebelle
Tu dresses!...

LE NARCISSE

Je vous hais, abominable Belle...
Mon mal si pur m'est cher, et vos biens odieux.

LA NYMPHE

Insensé!... Tu veux donc aimer contre les dieux,
Vouer à ton suprême et détestable inceste
Le présent qu'ils t'ont fait de ta beauté funeste,
Et tristement corrompre une éternelle loi...
Tu méprises le don que je te fais de moi,
Tous les fruits que t'offrait ma tendresse certaine
Pour un corps toujours seul, peint sur cette fontaine
Entre l'aube et la nuit, misérable toujours...

Eh bien, garde ton cœur... Tu vas voir quel concours
De Nymphes sans pitié vont chanter tes amours...

— Nymphes, à Moi!... Vengez votre compagne;
Sortez des joncs et des osiers,
Revenez de l'ample campagne
Ou de l'onde où vous reposiez...
Tombez du roc, sautez de l'arbre!
Assemblez à moi votre Chœur!
Traquons ce Narcisse de marbre!
Narcisse a refusé mon cœur...
Tonnez, éblouissant tumulte!
Venez ça venger cette insulte,
Déchaînons l'écho des rochers,
Bafouez, pourchassez, raillez, effarouchez!
O Nymphes, troupe claire,
Ce ténébreux Narcisse à qui j'ai voulu plaire.

SCÈNE IV

LE NARCISSE, LES NYMPHES, UN ÉCHO

LES NYMPHES

Narcisse, Narcisse...

L'ÉCHO

Cisse, Cisse.

LE NARCISSE

Que me veulent ces voix ?
Les Roches et les Bois,
Tout parle de Narcisse...
Les Roches et les Bois,
Tous parlent à la fois,
Tout parle de Narcisse...

L'ÉCHO

Cisse, Cisse.

LES NYMPHES

Narcisse, Narcisse,
Que te sert d'être beau ?

LE NARCISSE

Ma beauté n'est qu'à moi... Mon caprice en dispose...

LES NYMPHES

Narcisse, Narcisse,
Que te sert d'être beau ?
Amour est autre chose
Que de baiser sur l'eau
Le reflet d'une rose...

LE NARCISSE

Amour est ce qu'on veut... Qu'avez-vous à blâmer ?
J'aime comme il me plaît ce qu'il me plaît d'aimer.

LES NYMPHES

Narcisse, Narcisse,
Tes vœux sont inhumains.
Prends garde aux belles mains
Qui coupent dans les saules
Des baguettes d'argent pour tes belles épaules...

LE NARCISSE

Quel mal vous ai-je fait ?

LES NYMPHES

Nous t'aimons...

LE NARCISSE

Mais celui
Qui n'a jamais que fui
Les autres
Ni caresses ni coups ne doit subir d'autrui :
J'ai mes désirs, gardez les vôtres.
Aux mortels comme aux dieux je ne veux rien devoir.
Je m'adore à l'écart... Je prétends à l'extrême
Douceur d'être tout à moi-même :
Je veux me voir et me revoir...

LES NYMPHES

Il te suffit d'un abreuvoir...

LE NARCISSE

Je m'abreuve de moi... L'amour la plus profonde
Vient et revient entre mon âme et l'onde

Dont le miroir divin m'offre le pur retour
De mes charmes vers l'ombre où songe mon amour...

LES NYMPHES

Narcisse, Narcisse,
Qui n'aimes que toi-même,
Prends garde à ton trésor.
Qui n'aime que soi-même
Brave nos ongles d'or...

Belle d'amour, mais plus belle de haine

Une amante qui se déchaîne

Promet bien pire que la mort...

Nymphes! Il faut avant que le jour s'obscurcisse
Que la fontaine mire un horrible Narcisse

Défiguré,

Désespéré!...

L'ÉCHO

Ré... Ré...

LES NYMPHES

Qu'on le gifle!

Qu'on le griffe et le persifle...

C'est un plaisir que de venger d'un coup

Et soi-même et les Dieux, la Nature et le goût!...

LE NARCISSE

O violence...

LES NYMPHES

Paye, paye ton insolence!...

Tu pleureras,

Tu saigneras!

Chacune son lambeau!...

Frappe, griffe, cogne!... Et tords et mords et crache,
Fouette, cingle, pince!... Entame, écorche, arrache...

LE NARCISSE

O ma beauté... Ma chair... Ma peau...

Dieux, quel malheur d'être si beau!

LES NYMPHES

Ah... Ah... Ah... Ah!...

Narcisse, Narcisse...

La peur et la douleur font que tu te renies.

O miracle des coups, pouvoir des avanies!...

Ta singulière amour, disais-tu, l'emportait

Sur toutes les amours de l'espèce commune;

Mais l'amour véritable étonne l'infortune

Et jusque dans la mort montre ce qu'elle était...

Il se tait!...

LE NARCISSE

Non... Je meurs sous vos coups, divinités infâmes...

Je vous hais dans la mort comme j'ai fait vivant.

O Nymphes dignes d'être femmes,

La plus belle ne vaut un Narcisse rêvant

Qui se trouve dans l'onde une amour sans morsures...

Eh bien, de mon cher corps, j'aime jusqu'aux blessures
Non moins que j'adorais son intacte beauté.

LES NYMPHES

Il nous brave, il nous outrage,
Quel mépris de notre ouvrage!...

Tumulte et danse des coups autour du Narcisse.

SCÈNE V

LA PRIME NYMPHE *et* LES MÊMES

LA PRIME NYMPHE

Assez, Nymphes, cessez d'exercer votre rage;
Votre grâce se perd à tant de cruauté :
Votre beauté se doit d'épargner sa beauté.
Son blasphème est de ceux qu'exhale la souffrance.

Qui ne blasphème dans la transe?

Quoi de plus naturel? Sous de méchantes mains
Le cœur le plus fermé s'éclate en cris humains;
Narcisse même cède!

Mais cessez : il est temps que je lui vienne en aide
Et vous rappelle à Vous!... Allez, volez aux fleurs,
Et laissez-moi celui que vous mîtes en pleurs :

Les Dieux cléments veulent que j'adoucisse,
Si Narcisse y consent, le destin de Narcisse...

Allez, disparaissez dans les plaisirs divers!...

Aux bois, peut-être, y trouveriez les Muses,

Toutes ensemble à cette heure confuses,
L'une chantant, l'autre disant des vers,
Et l'autre danse, et c'est la plus heureuse!...
Dissipez-moi votre humeur amoureuse
Comme Elles font, qui cueillent l'univers...

Les Nymphes se retirent.

SCÈNE VI

LE NARCISSE, LA NYMPHE

LA NYMPHE

Narcisse...

LE NARCISSE

Non.

LA NYMPHE

Narcisse, écoute...

LE NARCISSE

Qui me nomme?

Qui que tu sois, va-t'en!... Je hais les dieux et l'homme.
Je vivais sans égal, sans désir que de moi;
Des Nymphes m'ont battu presque à la mort...

[Pourquoi?

Qu'ai-je donc fait ? A qui ? Pourquoi frapper Narcisse ?
Si sa beauté le voue à quelque sacrifice,
Que l'on dressât du moins l'incomparable autel
Sur quoi ce corps parfait s'offrît au coup mortel...

LA NYMPHE

Tu me touches le cœur... Tes plaintes sont trop vraies...
Ah, laisse que mes mains lavent tes pauvres plaies :
Ils sont légers, mes doigts... Souffre leur amitié.
Ne fuis pas de mes yeux les regards de pitié :
A me voir sans horreur laisse-les te séduire
Et ne reconnais point celle qui dut te nuire.
J'ai souffert dans l'orgueil de mes charmes certains.
Mais écoute... Il s'agit de tes proches destins.
Les dieux sont animés contre toi, solitaire :
Qu'as-tu fait de ta grâce, ornement de la terre,
Dont la beauté dispense et sème tant d'amour ?
Ton crime est d'ignorer tous les cœurs alentour.
Tu me portas la flamme et ses ombres, dans l'âme !
Tu fis, sans le savoir, d'une Nymphé, un Femme,
Une folle de toi, pâle dans les forêts,
Criant à tous les vents le nom que j'adorais,
Tant que le roc lui-même apprit à le redire...
Ce nom que tout mon sang, la nuit, me vient bruire,
Ce nom si doux, NARCISSE... Et comme parfumé,
Toi, tu le murmurais à ton vain bien-aimé,
Et sur ton apparence éternellement pure,
Tu penchais, sans me voir, ta pensive figure.
Ton extase opposait à mes brûlants esprits
D'une entière beauté le marbre et le mépris...
Mes pleurs n'ébranlaient point cette invincible borne.
Fille vive jadis, je me fis lente et morne,

Et misérablement absente de mes jours...
Mais l'oubli, ni la mort ne m'offrant leurs secours,
Je maudissais en moi ma jeunesse éternelle,
Moi, dont le sein battait comme d'une mortelle!...
Enfin, désespérant, lasse de t'offenser,
Pour la première fois, je me pris à... penser!
C'est un étrange mal... Le cœur cherche à se mordre...
Mais les dieux goûtent peu ce genre de désordre,
La Nymphé étant pour eux la parure des bois :
N'être que blanche et belle est le sort de son être...

LE NARCISSE

Que veulent-ils tes dieux?

LA NYMPHE

Ils m'ont prise pour voix.
Voici ce que tu dois connaître :
Médite leur message et prépare ton choix.
Leurs mains portent sur toi l'ombre que tu devines.

LE NARCISSE

Des mains pleines de maux sont bien des mains divines.
Une auguste rancune est l'âme de leurs lois...

LA NYMPHE

Tais-toi!... N'appelle point la foudre vengeresse :
Tout le ciel contre toi gronde comme une mer.
Garde au fond de ton cœur ce qu'il forme d'amer,

Et reçois le décret de la Race maîtresse :

PAR LE STYX, PAR LE STYX, PAR LE STYX.

SI NARCISSE NE PEUT, SI NARCISSE NE VEUT

AIMER D'AMOUR QUELQUE AUTRE QUE SOI-MÊME

RIEN D'HUMAIN N'EST EN LUI. SA BEAUTÉ LE CONDAMNE :

QU'IL SOIT ET SA BEAUTÉ REPRIS PAR LA NATURE.

TEL EST L'ORDRE DIVIN.

Courbe ton front, Narcisse : un noir serment t'accable.

LE NARCISSE

O Justice... Je sens dans leur voix implacable

L'affront que fait aux dieux le désir le plus pur...

Ma Fontaine lucide, ils n'ont qu'un fleuve obscur

Pour témoin ténébreux de leur toute-puissance...

Mais mon âme est plus grande en désobéissance,

Plus admirable est mon essence...

Fontaine, ma fontaine, ô transparent tombeau

De maint oiseau blessé qu'ensevelit ton sable,

L'âme qui mire en toi Narcisse insaisissable

Médite amèrement le malheur qu'il soit beau.

Une forme parfaite est-elle donc un crime?

La plus sincère amour veut-elle une victime

Qui expie une fois tant d'incestes aux cieux?

Nymphes! à l'extrémité de mon sort précieux

N'espérez point de moi quelque retour suprême...

A mon dédain des dieux, pourrais-je rien changer?

J'aime ce que je suis. Je suis celui que j'aime :

Qui sauverais-je donc qu'un autre que moi-même

Si j'immolais Narcisse à l'amour étranger?

O Nymphes, j'appartiens à mon divin danger :

Je ne vous puis aimer que je ne me trahisse...

LA NYMPHE

Trahis!... Pourquoi ne pas le trahir, ce Narcisse,
Rompre ce long regard qui te perd la raison
Et distraire de l'onde un œil qui s'adoucisse?
Regarde quel beau soir pour une trahison :
Des ruines du jour, hautes métamorphoses,
L'or en cendres descend sur la forme des choses;
Tout l'orgueil du soleil n'est plus que peu de roses
Qui périssent sur l'horizon...

Ton bien-aimé s'éteint sous les rameaux funèbres,
Et ta fontaine offerte aux futures ténèbres
Déjà voit de la nuit les trésors entr'ouverts.
Là-haut, par quelques feux s'annonce l'Univers
Dont les dieux n'aiment point l'épouvantable Nombre...
Mais l'abîme naissant, plus tendre qu'il n'est sombre,
Plus riche de désirs que de ses diamants,
Prodigue les senteurs et les enchantements,
Les songes, les langueurs, les promesses de l'ombre
Où se taisent les pas qui portent les amants.
Au vent tiède épanchant leurs tendresses nocturnes,
Les Naïades, mes sœurs, laissent pleurer leurs urnes
Dont l'eau qui fuit leurs doigts verse à l'éternité
Le froid gémissement d'une virginité
A l'ennui le plus pur à jamais condamnée.
Tu ne sais pas, Narcisse, ô créature née,
Ce qu'est un désespoir à quoi manque la mort...
O Toi qui peux périr, n'accuse point le sort :
Sa rigueur aux mortels est toute mesurée,
Leurs maux ont de leur chair la fuyante durée.
Mais nos êtres sans fin, mais l'éternelle MOI...
Ce cœur incorruptible est pour toujours à toi.
Oh, que ce soir si tendre où tout semble se fondre

T'inspire le soupir qui me viendrait répondre
Et qui t'épargnerait le destin d'une fleur...
N'as-tu pas de ton rêve épuisé le malheur ?
Sens-tu frémir des bois l'horreur voluptueuse ?
Viens... Abandonne-moi ta grâce infructueuse,
Songe qu'il n'est plus temps pour toi de me haïr,
Narcisse, et laisse-toi séduire à te trahir...

LE NARCISSE

Narcisse est à soi seul, le demeure et succombe.

LA NYMPHE

Que si tu veux périr, prends-moi toute pour tombe!...
Viens perdre dans mon sein le regard de tes yeux
Et fuir entre mes bras et toi-même et les dieux!

LE NARCISSE

Nymphé, non... Nymphé, non... Je ne suis point
[complice

De ton dessein de me sauver.

Si le Ciel me veut éprouver

Que du Ciel pleinement le crime s'accomplisse...

Mais Narcisse ne peut, mais Narcisse ne veut

Aimer d'amour quelque autre que soi-même.

Au noir serment répond le clair aveu :

Ce n'est qu'à soi qu'il murmure : Je t'aime

Sans jamais craindre un regard mensonger.

Narcisse tient pour le péril suprême

Le cœur d'autrui qui ne peut que changer...

Mais écoutez, délicieux danger :

O Palpitante, ô Tendre
Divinité des bois,
Je ne hais point d'entendre
Le son de votre voix;
Je ne hais point vos charmes;
Mais je vois dans vos yeux
Des larmes
Que j'aime encore mieux...
En vain, dans leur fauve demeure,
Les sombres Maîtres de l'Azur
Ont voulu que Narcisse meure
Si son orgueil se garde pur;
En vain parlent-ils par la foudre,
Menacent-ils de le dissoudre,
De le réduire à quelque fleur,
Ce destin ne sera des pires
Si quelquefois tu me respirez :
L'ombre odorante espère un pleur...

Adieu, mon Ame, il faut que l'on s'endorme :
Le temps finit d'être de forme en forme
Force, présence et noble mouvement...
Et vous, Beau Corps, claire Idole de l'Onde,
Voici pour vous le dernier jour du monde
Où rien de pur ne pare qu'un moment...

Il disparaît.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

CHŒUR

Nymphes, Nymphes si vives, *etc.*

LA PREMIÈRE NYMPHE

Rose de l'Onde...

CHŒUR

Vainement... Vainement...

LA PREMIÈRE

Solitude, Idole, Silence...

LE CHŒUR (*mezza voce*).

Elle n'est plus que la voix de Narcisse.

LA PREMIÈRE

Nar-cisse... Nar-cis-se!

UNE NYMPHE

O Nuit tiède et profonde,
Un astre qui s'y mire est seul à trahir l'Onde.
Quel parfum trop subtil m'égare vers les bois?

Il fait battre mon cœur; il fait trembler ma voix...
Délice, délice...

CHŒUR

Délice...

etc.

Pièces diverses
de toute époque

INSINUANT II

Folle et mauvaise
Comme une abeille
Ma lèvre baise
L'ardente oreille.

J'aime ton frêle
Étonnement
Où je ne mêle
Qu'un rien d'amant.

Quelle surprise...
Ton sang bourdonne.
C'est moi qui donne
Vie à la brise...

Dans tes cheveux
Tendre et méchante
Mon âme hante
Ce que je veux.

HEURE

L'HEURE me vient sourire et se faire sirène :
Tout s'éclaire d'un jour que jamais je ne vis :
Danseras-tu longtemps, Rayon, sur le parvis
De l'âme sombre et souveraine ?

Voici L'HEURE, la soif, la source et la sirène.

Pour toi, le passé brûle, HEURE qui m'assouvis ;
Enfin, splendeur du seul, ô biens que j'ai ravis,
J'aime ce que je suis : ma solitude est reine !
Mes plus secrets démons, librement asservis
Accomplissent dans l'or de l'air même où je vis
Une sagesse pure aux lucides avis :
La présence est toute sereine.

Voici l'HEURE, la soif, la source et la sirène,

Danseras-tu longtemps, rayon, sur le parvis
Du soir, devant l'œil noir de ma nuit souveraine ?

L'OISEAU CRUEL...

L'oiseau cruel toute la nuit me tint
Au point aigu du délice d'entendre
Sa voix qu'adresse une fureur si tendre
Au ciel brûlant d'astres jusqu'au matin.

Tu perces l'âme et fixes le destin
De tel regard qui ne peut se reprendre;
Tout ce qui fut tu le changes en cendre,
O voix trop haute, extase de l'instinct...

L'aube dans l'ombre ébauche le visage
D'un jour très beau qui déjà ne m'est rien :
Un jour de plus n'est qu'un vain paysage,

Qu'est-ce qu'un jour sans le visage tien ?
Non!... Vers la nuit mon âme retournée
Refuse l'aube et la jeune journée.

A L'AUORE...

A l'aurore, avant la chaleur,
La tendresse de la couleur
A peine éparse sur le monde,
Étonne et blesse la douleur.

O Nuit, que j'ai toute soufferte,
Souffrez ce sourire des cieux
Et cette immense fleur offerte
Sur le front d'un jour gracieux.

Grande offrande de tant de roses,
Le mal vous peut-il soutenir
Et voir rougissantes les choses
A leurs promesses revenir ?

J'ai vu se feindre tant de songes
Sur mes ténèbres sans sommeil
Que je range entre les mensonges
Même la force du soleil,

Et que je doute si j'accueille
Par le dégoût, par le désir,
Ce jour très jeune sur la feuille
Dont l'or vierge se peut saisir.

ÉQUINOXE

Élégie

To look...

Je change... Qui me fuit?... Ses feuilles immobiles
 Accablent l'arbre que je vois...
Ses bras épais sont las de bercer mes sibylles :
 Mon silence a perdu ses voix.

Mon âme, si son hymne était une fontaine
 Qui chantait de toutes ses eaux,
N'est plus qu'une eau profonde où la pierre lointaine
 Marque la tombe des oiseaux.

Au lit simple d'un sable aussi fin que la cendre
 Dorment les pas que j'ai perdus,
Et je me sens vivant sous les ombres descendre
 Par leurs vestiges confondus.

Je perds distinctement Psyché la somnambule
 Dans les voiles trop purs de l'eau

Dont le calme et le temps se troublent d'une bulle
Qui se défait de ce tombeau.

A soi-même, peut-être, Elle parle et pardonne,
Mais cédant à ses yeux fermés,
Elle me fuit fidèle, et, tendre, m'abandonne
A mes destins inanimés.

Elle me laisse au cœur sa perte inexpliquée,
Et ce cœur qui bat sans espoir
Dispute à Perséphone Eurydice piquée
Au sein pur par le serpent noir...

Sombre et mourant témoin de nos tendres annales,
O Soleil, comme notre amour,
L'invincible douceur des plages infernales
T'appelle aux rives sans retour.

Automne, transparence! ô solitude accrue
De tristesse et de liberté!
Toute chose m'est claire à peine disparue;
Ce qui n'est plus se fait clarté.

Tandis que je m'attache à mon regard de pierre
Dans le fixe et le dur « Pourquoi? »,
Un noir frémissement, l'ombre d'une paupière
Palpite entre moi-même et moi...

O quelle éternité d'absence spontanée
Vient tout à coup de s'abrégé?...

Une feuille qui tombe a divisé l'année
De son événement léger.

Vers moi, restes ardents, feuilles faibles et sèches,
Roulez votre frêle rumeur,
Et toi, pâle Soleil, de tes dernières flèches,
Perce-moi ce temps qui se meurt...

Oui, je m'éveille enfin, saisi d'un vent d'automne
Qui soulève un vol rouge et triste;
Tant de pourpre panique aux trombes d'or m'étonne
Que je m'irrite et que j'existe!

POUR VOTRE HÊTRE « SUPRÊME »

à M. A. G.

Très noble Hêtre, tout l'été,
Qui retins la splendeur esclave,
Voici ton supplice apprêté
Par un ciel froidement suave.

Cent fois rappelé des corbeaux,
L'hiver te flagelle et t'écorche;
Au vent qui souffle des tombeaux
Les flammes tombent de ta torche!

Ton front, qui cachait l'infini,
N'est plus qu'une claire vigie,
A qui pèse même le nid
Où l'œil perdu se réfugie!

Tout l'hiver, le regard oiseux,
Trahi par la vitre bossue,

Sur la touffe où furent les œufs
Compose un songe sans issue!

Mais — ô Tristesse de saison,
Qui te consumes en toi-même,
Tu ne peux pas que ma raison
N'espère en le Hêtre Suprême!

Tant de Grâce et de Vénusté!
Se peut-il que toute elle meure,
France, où le moindre nid resté
Balance une fière demeure?

Mille oiseaux chanteront plus d'un
Souvenir d'atroce tangage,
Quand reverdira par Verdun
Sauvé, notre illustre Langage!

LA CARESSE

Mes chaudes mains, baigne-les
Dans les tiennes.... Rien ne calme
Comme d'amour ondulés
Les passages d'une palme.

Tout familiers qu'ils me sont,
Tes anneaux à longues pierres
Se fondent dans le frisson
Qui fait clore les paupières

Et le mal s'étale, tant,
Comme une dalle est polie,
Une caresse l'étend
Jusqu'à la mélancolie.

CHANSON A PART

Que fais-tu ? De tout.
Que vaux-tu ? Ne sais,
Présages, essais,
Puissance et dégoût...
Que vaux-tu ? Ne sais...
Que veux-tu ? Rien, mais tout.

Que sais-tu ? L'ennui.
Que peux-tu ? Songer.
Songer pour changer
Chaque jour en nuit.
Que sais-tu ? Songer
Pour changer d'ennui.

Que veux-tu ? Mon bien.
Que dois-tu ? Savoir,
Prévoir et pouvoir
Qui ne sert de rien.
Que crains-tu ? Vouloir.
Qui es-tu ? Mais rien !

Où vas-tu ? A mort.
Qu'y faire ? Finir,
Ne plus revenir
Au coquin de sort.
Où vas-tu ? Finir.
Que faire ? Le mort.

LE PHILOSOPHE
ET « *LA JEUNE PARQUE* »

La Jeune Parque, un jour, trouva son Philosophe :

« Ah, dit-elle, de quelle étoffe
Je saurai donc mon être fait...
A plus d'un je produis l'effet
D'une personne tout obscure;
Chaque mortel qui n'a point cure
De songer ni d'approfondir,
Au seul nom que je porte a tôt fait de bondir.
Quand ce n'est la pitié, j'excite la colère,
Et parmi les meilleurs esprits,
S'il est quelqu'un qui me tolère,
Le reste tient qu'il s'est mépris.
Ces gens disent qu'il faut qu'une muse ne cause
Non plus de peines qu'une rose!
Qui la respire a purement plaisir.
Mais les amours sont les plus précieuses
Qu'un long labeur de l'âme et du désir
Mène à leurs fins délicieuses.
Aux cœurs profonds ne suffit point
D'un regard, qu'un baiser rejoint,
Pour qu'on vole au plus vif d'une brève aventure...

Non!... L'objet vraiment cher s'orne de vos tourments,
 Vos yeux en pleurs lui voient des diamants,
 L'amère nuit en fait la plus tendre peinture.
 C'est pourquoi je me garde et mes secrets charmants.
 Mon cœur veut qu'on me force, et vous refuse, Amants
 Que rebutent les nœuds de ma belle ceinture.
 Mon Père l'a prescrit : j'appartiens à l'effort.
 Mes ténèbres me font maîtresse de mon sort,
 Et ne livrent enfin qu'à l'heureux petit nombre
 Cette innocente MOI que fait frémir son ombre
 Cependant que l'Amour ébranle ses genoux.
 CERTES, d'un grand désir je fus l'œuvre anxieuse...
 Mais je ne suis en moi pas plus mystérieuse
 Que le plus simple d'entre vous...
 Mortels, vous êtes chair, souvenance, présage;
 Vous fûtes; vous serez; vous portez tel visage :
 Vous êtes tout; vous n'êtes rien,
 Supports du monde et roseaux que l'air brise,
 Vous VIVEZ... Quelle surprise!...
 Un mystère est tout votre bien,
 Et cet arcane en vous s'étonnerait du mien?
 Que seriez-vous, si vous n'étiez mystère?
 Un peu de songe sur la terre,
 Un peu d'amour, de faim, de soif, qui font des pas
 Dont aucun ne fuit le trépas,
 Et vous partageriez le pur destin des bêtes
 Si les Dieux n'eussent mis, comme un puissant ressort,
 Au plus intime de vos têtes,
 Le grand don de ne rien comprendre à votre sort.
 « Qui suis-je ? » dit au jour le vivant qui s'éveille
 Et que redresse le soleil.
 « Ou vais-je ? » fait l'esprit qu'immole le sommeil,
 Quand la nuit le recueille en sa propre merveille.

Le plus habile est piqué de l'abeille,
Dans l'âme du moindre homme un serpent se remord;
Un sot même est orné d'énigmes par la mort
Qui le pare et le drape en personnage grave,
Glacé d'un tel secret qu'il en demeure esclave.

ALLEZ!... Que tout fût clair, tout vous semblerait
[vain!

Votre ennui peuplerait un univers sans ombre
D'une impassible vie aux âmes sans levain.
Mais quelque inquiétude est un présent divin.
L'espoir qui dans vos yeux brille sur un seuil sombre
Ne se repose pas sur un monde trop sûr;
De toutes vos grandeurs le principe est obscur.
Les plus profonds humains, incompris de soi-même,
D'une certaine nuit tirent des biens suprêmes
Et les très purs objets de leurs nobles amours.
Un trésor ténébreux fait l'éclat de vos jours :
Un silence est la source étrange des poèmes.
Connaissez donc en vous le fond de mon discours :
C'est de vous que j'ai pris l'ombre qui vous éprouve.
Qui s'égare en soi-même aussitôt me retrouve.
Dans l'obscur de la vie où se perd le regard,
 Le temps travaille, la mort couve,
 Une Parque y songe à l'écart.
C'est MOI... Tentez d'aimer cette jeune rebelle :
 « *Je suis noire, mais je suis belle* »
Comme chante l'Amante, au Cantique du Roi,
 Et si j'inspire quelque effroi,
Poème que je suis, à qui ne peut me suivre,
 Quoi de plus prompt que de fermer un livre?

C'est ainsi que l'on se délivre
De ces écrits si clairs qu'on n'y trouve que soi. »

Table



ALBUM DE VERS ANCIENS

I

<i>La Fileuse</i>	3
<i>Hélène</i>	5
<i>Orphée</i>	6
<i>Naissance de Vénus</i>	7
<i>Féerie</i>	8
<i>Même féerie</i>	9
<i>Baignée</i>	10
<i>Au bois dormant</i>	11
<i>César</i>	12
<i>Le Bois amical</i>	13
<i>Les Vaines Danseuses</i>	14
<i>Un feu distinct...</i>	15
<i>Narcisse parle</i>	16
<i>Épisode</i>	19
<i>Vue</i>	20
<i>Valvins</i>	21
<i>Été</i>	22
<i>Profusion du soir</i>	25
<i>Anne</i>	30
<i>Air de Sémiramis</i>	33
<i>L'Amateur de poèmes</i>	38

CHARMES	41
<i>Aurore</i>	43
<i>Au platane</i>	47
<i>Cantique des colonnes</i>	51
<i>L'Abeille</i>	55
<i>Poésie</i>	56
<i>Les Pas</i>	59
<i>La Ceinture</i>	60
<i>La Dormeuse</i>	61
<i>Fragments du Narcisse</i>	62
<i>La Pythie</i>	74
<i>Le Sylphe</i>	83
<i>L'Insinuant</i>	84
<i>La Fausse Morte</i>	85
<i>Ébauche d'un serpent</i>	86
<i>Les Grenades</i>	97
<i>Le Vin perdu</i>	98
<i>Intérieur</i>	99
<i>Le Cimetière marin</i>	100
<i>Ode secrète</i>	106
<i>Le Rameur</i>	108
<i>Palme</i>	110
AMPHION	115
SÉMIRAMIS	139
CANTATE DU NARCISSE	161
PIÈCES DIVERSES DE TOUTE ÉPOQUE	189
<i>Insinuant II</i>	191
<i>Heure</i>	192
<i>L'Oiseau cruel...</i>	193
<i>A l'aurore...</i>	194

<i>Equinoxe</i>	196
<i>Pour votre Hêtre « suprême »</i>	199
<i>La Caresse</i>	201
<i>Chanson à part</i>	202
<i>Le Philosophe et « La Jeune Parque »</i>	204

Collection Poésie

DÉJÀ PARUS

Guillaume Apollinaire : *Calligrammes*. Préface de Michel Butor.

Paul Claudel : *Cinq grandes odes* suivies d'un *Processionnal pour saluer le siècle nouveau*. *La Cantate à trois voix*. Préface de Jean Grosjean.

Paul Eluard : *Capitale de la douleur* suivi de *L'amour la poésie*. Préface d'André Pieyre de Mandiargues.

Federico Garcia Lorca : *Poésies 1921-1927* (*Chansons, Poème du Cante Jondo, Romancero gitan*). Préface de Jean Cassou.

Stéphane Mallarmé : *Poésies*. Préface de Jean-Paul Sartre.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Louis Aragon : *Le Roman inachevé*. Préface d'Etiemble.

Jules Supervielle : *Gravitations* précédé de *Débarcadères*. Préface de Marcel Arland.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 18 MAI 1966
PAR FIRMIN-DIDOT
PARIS - MESNIL - IVRY

Imprimé en France
N° d'édition : 11 695.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1966. — 2244

